

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 13.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 30 MARS 1882

AVIS

Les Abonnés qui font relire L'OPINION PUBLIQUE sont informés que la Table des Matières du volume XII est prête. Elle leur sera envoyée sur demande.

Les Abonnés de Montréal sont informés que M. Ed. Dorion commencera à collecter la semaine prochaine. L'administration espère que tout le monde recevra bien son agent.

L'ADMINISTRATION.

UN EMPIÈTEMENT

On nous écrit de Toronto que quelques citoyens de cette ville ont conçu un bien singulier projet, auquel ils voudraient rallier la majorité des catholiques de la province d'Ontario. Il est venu à l'idée de ces trop zélés particuliers que le temps est arrivé de faire monter sur le siège apostolique d'Ottawa, un prélat d'origine anglaise ou irlandaise. Ce projet surprendra nos lecteurs, mais les raisons que l'on invoque pour le faire accepter, les surprendront bien davantage. Ottawa, disent ces messieurs, est la capitale du Canada ; c'est une ville qui n'est pas considérable en elle-même, mais c'est là que se réunissent les esprits les plus puissants de notre vaste contrée ; c'est à Ottawa que réside le représentant de l'autorité royale, les ministres du parlement fédéral ; il conviendrait que le catholicisme fut représenté dans cette haute sphère par un prélat d'une origine autre que la nôtre. Pourquoi ? Parce que la nationalité canadienne, agglomération de population fruste et peu policée, sans avenir, ne saurait fournir de ces esprits d'élite qu'on trouve, sans doute, dans chaque famille des autres nationalités.

N'est-ce pas là un joli projet et surtout bien motivé ? Et la surprise que nous vous promettons, n'est-elle pas complète ? Encore si cette idée, pour le moins bizarre, fille de l'ingratitude, s'était échappée du cerveau de nos frères séparés, ce serait moins cruel, nous y verrions seulement un effet de fanatisme religieux, mais elle a bel et bien germé dans la tête de quelques-uns de nos co-religionnaires, et c'est ce qui nous étonne.

C'est donc en vain que notre clergé tient haut et ferme depuis deux siècles le drapeau qui représente les idées chères à ces détracteurs de notre nationalité ; c'est donc en vain que des missionnaires que nous pouvons réclamer comme les ancêtres de l'église de la Nouvelle-France, ont arrosé de leur sang la terre de l'Amérique anglaise de l'orient au couchant, du nord au sud ; c'est en vain que cette même église a produit des prélats, l'éternel honneur de l'église du Nouveau-Monde, des prélats qui étaient aussi de grands hommes politiques comme Mgr Plessis ; toute leur œuvre sublime échappe à certains esprits qui, nous l'espérons, ne se sont jamais donné la peine d'étudier l'histoire religieuse du Canada ! Hélas, la vérité a bien des difficultés à faire son chemin dans des intelligences où elle devrait, ce semble, recevoir une large hospitalité !

Les Canadiens, une race sans avenir ! Mais qui donc êtes-vous ? Quelle est votre place au soleil ; peut-elle se comparer à la nôtre ? Est-ce dans la province de Québec que nous sommes sans avenir, que les avenues qui conduisent les nations à la prospérité nous sont fermées ? Est-ce que là, sur notre terrain propre, nous n'élargissons pas nos assises tous les jours ? Est-ce que nous ne sommes pas encore les plus forts où nous l'avons toujours été ? Est-ce que nous ne sommes pas aujourd'hui les plus nombreux où pendant cent ans nous n'étions qu'une minorité ? Comptez-nous dans les comtés de l'est ! Est-ce que du côté de l'ouest, notre exubérante nationalité ne déborde pas sur la province voisine ? Vraiment ces messieurs de Toronto ont mal choisi

leur temps pour nous dénigrer. Pour un rien, nous croirions qu'ils nous ont étudiés dans cette histoire du Canada, dont nous parlions ici même il y a quelques semaines. Ce n'est pas là qu'ils verront que nous qui n'étions que 14,000 dans le comté d'Ottawa, en 1861, nous y sommes aujourd'hui au moins 30,000 dans une population d'environ 47,000. Mais qu'ils viennent étudier sur place et ils verront cette nationalité glisser sûrement et rapidement ses racines dans toute la vallée de l'Ottawa, acquise aujourd'hui à l'influence française. Qui aurait dit, il y a vingt ans, que Prescott serait un jour représenté à Ottawa par un Canadien-Français ? Qui aurait dit, il y a cinquante ans, que les quelques familles françaises, perdues dans Ontario, y formeraient plus tard des groupes importants qui tendent maintenant la main à leurs frères de notre province ?

Jetant un jour un coup d'œil sur les différents éléments qui composent la population du Canada, lord Dufferin rendait un éclatant hommage aux Canadiens-Français : " Mon souhait le plus ardent pour la province de Québec, a toujours été de voir ses habitants français jouer, au Canada, le rôle que la France a si admirablement rempli en Europe. Biffez de l'histoire de ce continent les annales des Français, enlevez à sa civilisation l'œuvre de la France, et vous verrez un vide immense." Puisqu'il nous demandait de remplacer ici la France, c'est qu'il nous croyait à la hauteur de cette mission. Et dans une autre occasion, lord Dufferin disait : " En ce moment, la race canadienne-française entrepris contre la race anglaise dans une lutte qui sera féconde en excellents résultats, pour voir laquelle des deux contribuera le plus à l'avancement moral, matériel et politique du pays."

En présence de ces hommages rendus aux Canadiens-Français, il faudrait être plus froid que le marbre pour ne pas sentir un frisson d'indignation, en entendant quelques co-religionnaires d'une autre origine, peu nombreux, nous l'espérons, nous déprécier, nous dénigrer. Lord Dufferin assimilait notre position au Canada à celle de la France en Europe. S'il est un côté dans cette comparaison qui frappe par sa justesse, c'est surtout au point de l'action du clergé des deux pays. L'église de France a planté la croix sur toute la surface de l'Amérique du Nord. Ce sont ses missionnaires et ses évêques qui ont évangélisé les Indiens, fondé partout des évêchés. Parcourez les premières listes des évêques de l'est à l'ouest sur toute la zone du Canada, et vous n'y verrez d'abord que des noms français. Puis plus tard, lorsque l'église naissante de la Nouvelle-France aura recruté dans les rangs du peuple des soldats du christ, vous verrez apparaître des noms canadiens portés par les titulaires des évêchés les plus reculés. Nos Seigneurs Blanchet, Provencher, Taché, ont marché sur les traces de leurs glorieux prédécesseurs jusqu'au Nord-Ouest et aux Montagnes Rocheuses. Nos religieuses, reprenant au XIXe siècle, l'œuvre de Marie de l'Incarnation, des Marguerite Bourgeoys, institutrices des sauvages de la Nouvelle-France, sont allées jusqu'au Nord-Ouest offrir l'exemple de leurs vertus et les fruits de leur intelligence aux populations sauvages des régions où n'ont jamais pénétré les hommes qui trouvent nos évêques au-dessous de leur noble mission. Le même dévouement, le même mépris de la mort qui animaient nos premiers missionnaires s'est transmis, glorieux héritage, à leurs successeurs, et il fallait autant de courage pour soigner les pestiférés de la Grosse-Isle, que pour affronter le tomahawh de l'Iroquois.

Mais, nous dira-t-on, les questions de race ne sont-elles pas déplacées lorsqu'il s'agit de ces grands intérêts du ciel, si étrangers, si supérieurs aux mesquines distinctions de ce monde ! La milice sacrée voit accourir des soldats sous ses étendards de tous les points de l'horizon, et leur nationalité n'importe nullement, pourvu qu'ils aient les vertus qui font les apôtres et les martyrs. Aussi, nous ne nous préoccupons que peu de cette considération bien secondaire dans une affaire de cette importance. Nous ne voulons que vous demander de quelle façon ces grands intérêts seraient le mieux servis ? Il nous semble qu'ils ne sont nullement menacés sous l'égide de cette Eglise de Québec, mère de 72 diocèses, comme le dit Pie IX, et fille de l'Eglise de France, la première Eglise du monde !

A.-D. DECELLES.

M. ALONZO WRIGHT

Nous vous présentons aujourd'hui, lecteurs, le portrait d'un député qui jouit au parlement fédéral d'une popularité qui remonte au jour où M. Wright prit place pour la première fois au parlement, en 1863.

C'est assez dire que cette popularité, il ne la doit pas à la politique, car cette mégère n'a guère le secret de donner du charme à ses victimes.

Lorsqu'un homme vit dans une atmosphère de sympathie, c'est malgré la politique.

Homme aux idées larges, M. Wright s'est attiré l'estime des rouges et des bleus, des grits et des tories, grâce à ses éminentes qualités de l'esprit et du cœur.

Sa rare intelligence le ferait briller aux premiers rangs, si sa modestie n'était pas égale à son mérite. Il aime mieux applaudir au succès des autres que de cueillir des applaudissements pour son propre compte.

Lorsqu'il prend la parole à la Chambre, il est très écouté. Parfaitement renseigné sur toutes les questions, très instruit, il relève l'aridité de son sujet par le piquant de ses observations. Il est aussi l'homme des discours de circonstances ; ses *after dinner speeches* sont de petits chefs-d'œuvre.

Ce n'est pas à la Chambre seulement que M. Wright compte autant d'amis que de connaissances. Le comté d'Ottawa, grand comme un royaume, l'entoure de son affection. Il la lui doit. Il n'est pas seulement le représentant de ce comté, il en est surtout le bienfaiteur. Tous les établissements nouveaux qui, au début, manquaient de tout, conservent le souvenir vivant de sa générosité.

Il a, du reste, d'autres attaches dans le comté d'Ottawa. Il y tient par sa famille, qui a ouvert une partie de cette immense région à la colonisation. Philemon Wright a été un des pionniers de la vallée de l'Ottawa. Il vint s'y établir en 1797. C'était le grand-père de M. Alonzo Wright.

Le député d'Ottawa habite sur les bords de la Gatineau une résidence qui s'appellerait un château en Europe. Elle s'élève sur les hauteurs qui dominent le pays voisin. De ses vastes pièces, on aperçoit les flots de la rivière se frayant un chemin en mugissant à travers cent rochers qui les soulèvent en masses écumantes. M. Wright a toujours sous les yeux une image des eaux tourmentées de la politique qu'il contemple avec le calme d'un homme qui n'a rien à en redouter.

C'est vers cette résidence que se dirigent souvent des collègues de M. Wright—des amis d'Ottawa. Ils y reçoivent, chez celui qu'ils surnomment le roi de la Gatineau, l'hospitalité la plus large, et une urbanité qui fait que chacun se trouve de suite *at home*.

Le roi de la Gatineau doit ce titre à l'amitié ; parce qu'il règne sans conteste sur le cœur de ses amis qui reconnaissent et apprécient chez lui l'aristocratie de l'intelligence et la noblesse du cœur.

A. D. DECELLES.

LETTRES AMÉRICAINES

New-York, 20 février 1882.

A Washington, quand une dame se présente dans un salon, on se demande quelle est sa famille ? à Baltimore : est-elle jolie ? à Boston : a-t-elle de l'esprit ? A New-York : a-t-elle de l'argent ?

New-York est la capitale du yankéisme. C'est là surtout que les parvenus de la fortune surgissent comme par enchantement. Un tour de roue les fait monter du ruisseau au sommet de l'échelle sociale : ils s'y étalent comme des potirons en serres chaudes.

De la fenêtre où je crayonne ces lignes, j'aperçois, sur la cinquième avenue, les châteaux de deux de ces divinités du monde moderne : en face, tout auprès, celui où Vanderbilt abrite ses trois cents millions de dollars. Flanqué des deux autres palais qu'il a bâtis à chacune de ses filles, ce château est plus remarquable de richesse que de bon goût. A quelques blocs plus loin, voici la somptueuse résidence d'Alexander Stewart, un fouillis de marbre blanc, immense, majestueux,

d'une architecture classique. On s'imagine être en présence de l'un des deux mille palais que renfermait la Rome antique. Et dire qu'aujourd'hui cet homme n'a pas même un tombeau, qu'un autre genre de spéculation l'a enlevé mystérieusement de son cercueil dans l'espoir d'une grosse rançon !

Le Yankee est né spéculateur. L'axiome américain : *make money, honestly if you can, but make money*, est plus vieux que notre siècle.

Pendant la guerre de l'indépendance, savez-vous à quel taux était coté le patriotisme yankee ? Washington écrivait au gouvernement français par l'intermédiaire de Lafayette, je crois : " Si la France ne vient pas immédiatement à notre secours, la cause de l'indépendance est perdue. Il ne me reste plus que trois mille hommes de troupes, démoralisés, sans vêtements, sans chaussures, manquant de tout. Il m'est impossible d'avoir une seule recrue pour six mois à moins de lui mettre d'avance dans la main la somme de CENT DOLLARS EN OR."

On ne sait pas assez, et les Américains affectent d'ignorer que c'est la France qui a fait l'indépendance américaine. Ils admettent bien qu'elle leur a été de quelque secours, mais voilà tout. La vérité est que sans la France ils étaient écrasés. Lisez la correspondance de Washington ; elle renferme des témoignages que l'injustice et la forfanterie essayeront en vain d'effacer.

Si Washington revenait sur la terre, son âme droite et loyale se révolterait contre une pareille ingratitude. Ce Virginien de la vieille roche n'avait rien du Yankee. Désintéressé autant que brave, il a fait une république d'un pays dont il aurait pu se faire le roi. L'humanité n'a pas produit de plus grand caractère.

On vient de voir à quel prix les soldats de Washington mettaient leur patriotisme. Celui des citoyens n'était pas moins élevé. " Lorsque je suis débarqué à Newport, écrivait le général de Rochambeau, il m'a semblé entrer dans une ville prise d'assaut. Toutes les portes et toutes les persiennes étaient fermées, les rues désertes ; le découragement régnait parmi la population. Il y a ici autant de partisans de la monarchie que de partisans de l'indépendance. Ce n'est qu'après que j'ai eu annoncé que les cinq mille hommes que j'amenaient n'étaient que l'avant-garde de l'armée française, qu'on a repris courage. Vous jugerez de l'esprit qui anime ce peuple par le fait suivant : ON ME FAIT PAYER LE LOYER DU TERRAIN QU'OCCUPE MON CAMP PRÈS DE LA VILLE."

Voilà bien nos Yankees d'aujourd'hui. Spéculateurs dès leur origine, ils spéculaient avec leurs libérateurs.

En présence de tels faits, on est forcé d'avouer que de tous ces héros de la liberté, les plus naïfs étaient bien les Français qui venaient se faire tuer pour de pareils drôles.

La France a trop souvent joué le rôle de Don Quichotte en politique. Elle a fait la guerre d'Amérique, comme de nos jours la guerre d'Italie : pour une idée. Les mêmes fautes ont amené les mêmes résultats.

L'indépendance américaine a préparé 93 ; l'indépendance italienne a fait 70.

A ce jeu la France n'a gagné que des ennemis de plus. Les Américains ont battu des mains autant que les Italiens à chaque victoire prussienne.

Les Américains n'ont semblé se rapprocher de la France qu'aux jours de ses égarements, en 93 et aujourd'hui, par exemple, comme Méphistophélès, pour la pousser dans la voie du mal.

Ils se pâment actuellement devant Gambetta et sa queue. Lisez l'apothéose de Paul Bert qui vient de paraître dans la plus populaire de leurs revues, le *Harper's Magazine*, qui se publie chaque mois à cent-cinquante mille exemplaires !

Aux plus mauvais jours de la Convention, quand Robespierre régnait sur un trône de têtes coupées, ce monstre n'avait pas de plus enthousiastes admirateurs que de ce côté-ci de l'Atlantique. Un des pères de la république américaine, Jefferson, qui a été le troisième président des Etats-Unis, ne trouvait pas dans ses lettres d'expressions assez fortes pour encourager la révolution. Il terminait une de ses correspondances par ces paroles : " L'œuvre qui s'accomplit est si grande que, quand il ne resterait en France qu'un seul Adam et une seule Eve pour la continuer, ce serait assez."

Il n'y a de supérieur à tout cela que la politesse yankee ; elle est proverbiale. Elle n'a pas son égale sur le globe ; c'est à rendre des points aux Chinois.

Le chapeau sur la tête, les pieds sur la table, la chique dans la bouche, le Yankee vous traite à la première rencontre avec le sans-gêne d'un vieux compagnon. L'Anglais est distant, le Français gracieux, le Yankee est manant. Il se croit tout naturellement le premier être de la création : il en est tellement convaincu qu'il n'a aucune vanité. Il ne peut en avoir, il ne doute point. Sa manière, quelle qu'elle soit, est toujours la meilleure. De progrès en progrès, il en est remonté jusqu'au mouchoir d'Adam.

Hier, pendant que nous nous promenions en observateurs dans le vestibule du *Fifth Avenue Hotel*—salle d'entrée immense et magnifique—entre un Yankee affairé, la tête pleine de visions de dollars. Tout à coup il ralentit sa marche, incline la tête à droite, lève le

coude, appuie l'index et le pouce sur le nez, et vlan, sur le marbre du parquet. Si encore c'était une exception, mais c'est une habitude.

Pendant un de mes derniers séjours à Paris, nous racontait à Saint-Augustin notre excellent ami M. de Lauréal, j'allais monter un matin en wagon à la gare de Lyon, lorsque je vois arriver un militaire qu'on me dit être un général américain, suivi de son état-major. Au moment d'entrer en voiture, il se penche, et, les doigts sur le nez, il lance un jet sur le pavé, puis tire un mouchoir blanc et s'essuie majestueusement.

—Connaissez-vous le nom de ce général ? dis-je, en m'inclinant vers mon voisin.

—C'est le général Sherman, la première autorité militaire des Etats-Unis.

Nous est avis que la gloire de l'illustre soldat ni la discipline de l'armée américaine ne souffriraient d'un brin d'étiquette de plus.

Napoléon Ier prenait du tabac, mais il se donnait le temps de changer de foulard entre Austerlitz et Léna.

Il y a quelques jours, à Washington, on nous dit que l'entrée de la Maison Blanche était ouverte au public une partie de la semaine. Le concierge nous reçut à la porte avec politesse, et nous dit : L'heure est passée aujourd'hui, mais venez demain entre dix et deux heures, et vous aurez la chance d'un *shake-hand* avec le Président !

Le lendemain, vers midi, nous étions à la Maison Blanche, assez curieux de voir le genre de spectacle qui nous y attendait.

Disons, entre parenthèse, que la Maison Blanche est un grand et bel édifice, mais d'un goût sévère, précédé de larges avenues plantées d'arbres.

Les portes étaient grandes ouvertes. Entrait qui voulait sans la moindre carte d'admission. Au tournant d'un escalier s'ouvrait l'antichambre, pièce de médiocre grandeur, unie, sans ornement ; peu ou point de sièges. Dans un angle, un bureau avec plume, encre et papier.

La pièce était à moitié pleine de visiteurs, à tournure et physionomie vulgaires comme on en rencontre partout. Les nègres et les négresses y étaient respectablement représentés : ils jouaient bravement du coude pour s'ouvrir une place au premier rang et passer avec la prochaine escouade qui serait admise en audience. D'aucuns entr'ouvraient la porte pour avoir une vue dans l'appartement du président. De flegmatiques américains chiquaient en échangeant quelques mots avec leurs voisins. Plusieurs dames, fatiguées d'attendre debout, avaient trouvé tout naturel de s'asseoir sur les marches de l'escalier.

Voyez d'ici le tableau !

Nous en eûmes bientôt assez. Ce n'était vraiment pas la peine de faire le pied de grue pendant une heure ou deux, au milieu de cette cohue, pour avoir la satisfaction de serrer la main d'un Yankee, fut-ce même celle du président Arthur.

En lisant cette correspondance, quelques-uns de mes lecteurs vont se scandaliser et crier au préjugé français. Je les renvoie au portrait que fait des Américains un écrivain anglais, qui publie en ce moment à Toronto, avec une rare érudition et une plus rare impartialité, un superbe ouvrage illustré sur la Confédération : *Picturesque Canada*, pages 19 et 20.

Serions-nous si blâmable de dire franchement leur fait à ces Yankees, tandis qu'eux se gênent si peu à l'égard des Canadiens ? tandis qu'ils ont toujours soin de nous réserver leurs plus beaux dédains, à défaut de calomnies ?

Toutefois on se méprendrait sur nos intentions si on s'imaginait que nous voulons être injuste à l'endroit d'une grande nation. Nous voudrions seulement mettre une sourdine à la note admirative qu'on leur chante sans cesse, et qui finit par agacer à force de résonner.

Les esprits superficiels (et Dieu seul en connaît le nombre) se laissent trop facilement éblouir par la puissance et l'éclat extérieurs. La vraie grandeur ne consiste pas uniquement dans la conquête des forces de la nature. Pour me servir d'une expression de Bossuet, il y a un grand creux sous cette prospérité matérielle qui étonne. De même que chez l'homme, chez un peuple l'être est incomplet si le développement moral ne répond pas au développement physique.

Or, qui ne sait qu'aux Etats-Unis, le niveau de la morale publique et privée, au lieu de s'élever, s'abaisse. On en a trop dit sur la corruption politique et sociale de nos voisins, sur leur anarchie religieuse, sur le rationalisme qui les envahit, pour qu'il soit nécessaire d'appuyer sur ce point. Le luxe effréné qui prend des proportions de plus en plus gigantesques et dont on ne peut se former une idée sans l'avoir vu, est à lui seul une cause de dissolution irrésistible.

Les Canadiens ne peuvent s'exagérer le danger d'un pareil voisinage. Aujourd'hui, comme aux siècles passés, le Yankee, voilà l'ennemi. Il peut nous absorber par l'annexion et par l'imitation.

Déjà il nous a enlevé plus d'un demi-million de Canadiens, le plus vigoureux de notre sang. L'imitation peut nous enlever le reste.

Que de fois vous avez pu constater, aussi bien que moi, l'effet désastreux que produit dans nos campagnes l'arrivée de quelqu'un de ces Canadiens des Etats-Unis

qui a quitté la noble charrue de son père pour aller se faire esclave dans quelque manufacture. Il a jeté bien loin de lui le solide vêtement d'étoffe du pays que sa bonne mère lui avait fait au départ. Les quelques piastres qu'il a gagnées, il les a sur lui sous forme de pantalon et de paletot de drap qui le rendent tout simplement ridicule. Une chaîne d'or faux sur la veste, le chapeau sur le *cran* de la tête, il se donne des airs d'indépendance qui font l'ébahissement de ses compagnons d'enfance. Regardez-le, le dimanche, à la porte de l'église, il est le coq du village. Les garçons et les filles n'ont pas assez d'yeux pour l'admirer. Ils ne rêvent qu'à l'imiter, à partir pour les Etats.

L'imitation des Américains, voilà ce qui nous perdra, si nous avons à périr.

Je voudrais que ces imitateurs de façons étrangères connussent la *Leçon du juge Foucher*. Elle fut impitoyable ; mais elle fut radicale.

Elle m'a été racontée, il y a bien des années, par ma vieille mère, et je ne l'ai jamais oubliée.

Il était autrefois à Montréal un vénérable vieillard, le juge Foucher. Il était aussi vieux que ce siècle était jeune. Bien peu de vieillards d'aujourd'hui se rappellent le juge Foucher, tant il y a longtemps qu'il est mort.

Dépositaire du patriotisme et des traditions des anciens Canadiens, il les conservait dans son cœur et les transmettait religieusement comme les épaves de notre nationalité vaincue.

Il n'oubliait rien de ce qui pouvait rappeler la France, depuis les grandes actions jusqu'aux moindres règles de la politesse française.

La politesse française ! on ne sait plus ce que c'est aujourd'hui. Elle était noble comme les esprits, large comme les âmes,

Et jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux.

Elle n'est plus, la politesse française d'autrefois. Elle est partie quand nous sont venus les chemins de fer, les steamers, les télégraphes.

Aujourd'hui, on n'a plus le temps d'être poli : on vit trop vite. On vous salue du doigt et l'on passe.

Autrefois, on saluait chapeau bas, incliné devant une dame comme devant une reine.

Quand on recevait une visite, on aurait cru insulter le visiteur si on ne l'avait reconduit jusqu'à la porte d'entrée. Maintenant, c'est l'affaire de la servante.

Nul n'était plus strict observateur de la politesse française que le vieux juge Foucher.

Or, il advint qu'un jour il eut connaissance que deux jeunes demoiselles de Québec, Mlles de La..., filles d'un de ses meilleurs amis, étaient en visite à Montréal, de retour, paraît-il, d'un voyage aux Etats-Unis, où elles avaient appris, entre autres modes nouvelles, qu'il ne fallait plus faire la *reconduite*, et que les dames devaient rester au salon après une visite.

Quoique Mlles de La... ne fussent guère que des enfants, le vieux juge Foucher, en considération de leurs parents, se fit un devoir d'aller leur rendre visite.

Il se montra aimable et galant comme toujours. Sa visite terminée, il se leva en continuant la conversation jusqu'à la porte d'entrée, bien convaincue que les Dlls de La... le suivaient.

Quelle ne fut pas sa surprise en se retournant au moment de sortir de se trouver seul.

Le rouge de la colère lui monte au visage ; il revient sur ses pas et apparaît dans la porte du salon, foudroyant comme Jupiter Olympien.

—Apprenez, mesdemoiselles, leur dit-il, que quand un vieillard comme moi prend la peine de se déranger pour venir visiter de petites morveuses comme vous, c'est bien le moins qu'elles le reconduisent jusqu'à la porte.

On dit que pendant bien longtemps après les Dlls de La... reconduisaient leurs visiteurs jusque dans la rue.

La race des juges Foucher ne devrait pas mourir.

L'abbé GASGRAIN.

Xavier Aubryet, on le sait, était plus qu'enclin à la misanthropie :

" Je l'ai longtemps cherchée après Labryère, disait-il un jour, cette petite ville d'où l'on a banni les caquets, les mensonges et les médisances et je l'ai enfin trouvée.

" C'est le cimetière du Père-Lachaise ! "

* * *

La dernière de Mme Cardinal à son amie d'en face : — Ah ! ma chère, plaignez-moi, mon pauvre François est bien malade...

— Qu'est-ce que c'est, Seigneur Dieu !

— Ne m'en parlez pas, tenez. Le médecin croit qu'il a un *nerf et six pelles* dans la tête.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



ALONZO WRIGHT, ECR., M. P.



LE PÈRE ET LA FILLE

MONUMENT CARTIER

Nous avons vu, examiné et beaucoup admiré un modèle en plâtre d'une statue de Sir George Cartier, modelé par notre jeune et brillant artiste, M. Philippe Hébert, l'auteur de la statue de Salaberry.

Ce modèle, que M. Hébert a fait en vue du monument voté par la nation à l'un de nos hommes publics les plus éminents, est d'une vérité frappante et en même temps une œuvre artistique tout à fait remarquable.

Sir George n'était pas précisément ce qu'un statuaire pouvait rêver de plus sculptural pour modèle ; tant s'en faut. Eh bien, le jeune artiste, tout en conservant le caractère, je dirai même le tempérament de son héros, avec une ressemblance de physionomie parfaite, a su le poser, le cambrer, lui donner le geste, le coup de tête, l'expression—l'idéaliser enfin, au point d'en faire, sinon un très bel homme, du moins un type ferme et élégant à la fois, calme, sérieux, sûr de lui, convaincu de sa force et confiant dans le succès.

On ne pouvait mieux concevoir ; c'est une très belle composition, et qui ferait honneur à un artiste de renom.

On se défie généralement des jugements que nos journaux portent sur les œuvres d'art ; et l'on a le plus souvent raison. Mais M. Hébert a pour lui plus que le suffrage de nos journaux. Il vient de recevoir d'Europe un compliment de son œuvre, qui, pour être indirect n'en est que plus flatteur.

Lors d'un voyage qu'il faisait dernièrement à Paris, un de nos amis avait fait la connaissance du grand statuaire Vital Dubray à qui fut confiée l'exécution de toutes les plus grandes œuvres de sculpture sous le second empire. Curieux de connaître l'appréciation du grand artiste sur le talent du jeune sculpteur canadien, notre ami lui a envoyé deux photographies du modèle dont nous avons parlé plus haut, lui donnant seulement quelques explications avec le nom de l'auteur.

Voici la réponse qu'il a reçue :

PARIS, 1er février 1882.

Mon cher ami,

Je ne puis me prononcer sur la vue d'une photographie. Je crois pourtant que l'artiste a su tirer du costume ridicule de son héros tout le parti possible, et que l'ensemble sera satisfaisant. Du reste, Hébert est un artiste d'un talent éprouvé, et son nom est une garantie suffisante pour déterminer le choix de la commission à laquelle incombe la responsabilité du monument. C'est de plus un homme très honorable. Je ne saurais donc que féliciter les représentants de cette commission d'avoir eu la main si heureuse.

DUBRAY (VITAL).

On voit immédiatement en lisant cette lettre, que l'auteur était, en écrivant, sous une double fausse impression. D'abord, il croyait que le modèle en question avait été préparé à la demande du gouvernement, ensuite qu'il était l'œuvre, non pas de M. Hébert, artiste canadien de Montréal, mais de M. Théodore Hébert, un autre statuaire célèbre de Paris, rival de Dubray lui-même.

Or, M. Dubray, prendre le modèle sculpté par notre jeune artiste pour l'œuvre d'un grand maître, c'est, on le comprendra, le plus grand éloge qu'il pouvait faire du travail que l'on soumettait à son appréciation.

M. Hébert doit être fier d'un témoignage aussi distingué que peu suspect, et qui ne peut manquer d'avoir un grand poids auprès de ceux qui devront choisir l'artiste à qui sera confiée l'exécution du monument projeté.

UN AMI DES ARTS.

UN CADEAU MAGNIFIQUE

Nous lisons dans le *Canadian Illustrated News* :

C'est une tâche agréable de s'incliner devant le mérite d'où qu'il vienne, et de noter les hommages qui lui sont rendus. C'est ce qui nous engage à consigner ici un fait de ce genre pour le plus grand encouragement de la jeunesse de notre pays. Mardi de la semaine dernière, M. G. B. Burland, citoyen de notre ville, recevait ses amis chez lui en l'honneur de son fils qui venait d'atteindre l'âge de majorité ; c'était une fête de famille à laquelle nous avons eu le plaisir d'assister. Peu de jeunes gens, arrivés à cette époque de leur existence, peuvent se vanter d'avoir de plus beaux états de service que M. Jeffrey H. Burland. Elève des sciences appliquées à l'Université McGill, il s'est acquis une belle place parmi ses compagnons, en gagnant leur amitié et l'estime de ses professeurs. D'un autre côté, il a prouvé son affection pour son *Alma Mater*, en faisant quelques actes de générosité qu'heureusement ses moyens lui permettaient.

Mais ce n'est là que peu de chose comparé à l'affection que sa conduite lui a valu dans le sein de sa famille. Dans notre siècle d'enfants précoces, il est rare de trouver un enfant de son âge ayant acquis d'une façon aussi complète l'affection de son père et de sa mère.

Si nous ne nous trompons point, c'est cette conduite qui a porté M. Burland à croire qu'il était mûr pour l'indépendance, et qu'enfin c'était un homme. "Pour commander, disait le duc de Wellington, il faut avoir appris à obéir." Celui qui, pendant son enfance, s'est soumis honorablement à la volonté de ses parents, est le mieux préparé à entrer dans cette carrière de la vie où il devra plus que par le passé penser et agir pour lui-même.

Mardi de la semaine dernière, ce jeune homme, qui ne soupçonnait pas quelle prompt récompense attendait son incontestable mérite, reçut de son père un cadeau de \$25,000, et aussi une montre et une chaîne en or, présent de sa mère et de ses sœurs. M. Jeffrey Burland qui, hier encore, n'était qu'un enfant, est aujourd'hui un homme assez bien doué pour entreprendre le combat de la vie qui se présente maintenant à son activité.

Comme nous le disions plus haut, ce qui vient de se passer est un encouragement pour la jeunesse d'aujourd'hui, et aussi un enseignement. Il importe peu au monde en général que tel ou tel jeune homme reçoive \$25,000, mais si l'idée qu'un jeune homme qui s'est conduit d'une façon honorable peut être récompensé par ceux auxquels il doit honneur et respect, si cette idée se répand, elle ne peut que produire d'heureux résultats. Il est vrai que tous ne peuvent pas prétendre à une récompense aussi tangible. Cependant, nous croyons que cette récompense pécuniaire est un léger avantage comparé à cette vigueur intellectuelle et physique, récompense d'une jeunesse bien employée. Tous les jeunes gens peuvent agir de façon à ce que, une fois arrivés à leur majorité, le monde puisse dire : "C'est un homme ; honorons-le."

NOS GRAVURES

Les nihilistes transportés en Sibirie

Quel triste spectacle ! Cette masse humaine empilée dans ce bac qui la déposera tout à l'heure sur la rive opposée. Pêle-mêle épouvantable ! Hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout cela s'en va en exil ! Pauvres gens ! Peu, très peu de ces condamnés reviendront au pays. Etre exilé en Sibirie signifie condamnation à mort !

Le père et la fille

Le vieillard a près de quatre-vingts ans. Malade depuis longtemps il contemple avec amour son unique enfant qui ne le quitte ni jour ni nuit. Que de soins sait donner la pitié filiale ! Comme cette pauvre fille épie tous les mouvements de son père mourant ! Comme elle sait deviner tous les désirs de son cher malade ! Harassée, elle s'endort près du lit du pauvre homme qui ne cesse de prier pour sa fille qui, dans quelques heures sans doute, sera seule sur la terre.

Auber, célèbre compositeur français

AUBER (Daniel-François-Esprit), est né à Caen, le 21 mai 1782. Sa famille était originaire de la Normandie. Doué des plus heureuses dispositions pour la musique, Auber étudia cet art comme objet d'agrément.

Il commença à se faire connaître, à Paris, par de jolies petites compositions qui lui valurent son entrée dans les salons les plus aristocratiques de la capitale. Il eut le bonheur de se lier d'amitié avec Scribe. Tous deux ils unirent leurs esprits. Plus de vingt ouvrages devenus populaires ont été le fruit de cette association pendant l'espace de 30 ans. Parmi ces ouvrages citons *Fra Diavolo*, *Haydée*, *Gustave III*, *Les Diamants de la Couronne*, *Le Cheval de Bronze*, *Le Domino Noir*, *La Sirène*, etc., etc., etc. Nous en passons une foule d'autres. Mais son chef-d'œuvre a été *La Muette de Portici*. La postérité sanctionnera sans doute ce jugement. Membre de l'Institut de France dans la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts, Auber a été maître de chapelle du roi Louis-Philippe, de l'empereur Napoléon III, et succéda à Chérubini comme directeur du Conservatoire de Musique de Paris. Commandeur de la Légion d'Honneur, décoré de l'ordre belge de Léopold Ier et de plusieurs autres ordres, Auber a vu récompenser par tous les hommes qu'il pouvait désirer, ainsi que par les faveurs de la fortune, les succès obtenus par son talent.

La ville de Caen va honorer la mémoire du grand compositeur né dans ses murs. La gravure que nous publions aujourd'hui représente le maître. Cette statue est due à l'habile ciseau de M. Delaplanche et sera inaugurée le 21 mai 1882, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Auber est mort pendant les mauvais jours de la Commune. La France l'a pleuré et le pleure encore.

Maxime turque :

Celui qui gagne son procès sort du tribunal en chemise ; celui qui le perd en sort nu.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Un écrivain français, M. Léon Lavedon, du *Correspondant*, et qui écrit au *Figaro* sous la signature de Philippe de Grandlieu, a fait dernièrement un voyage à Rome. Il raconte ses impressions au cours desquelles nous trouvons le passage qui suit au sujet du départ du Pape de Rome :

On ne parle guère à Rome du départ du Pape, mais on sait avec certitude que tout est prêt pour cette éventualité, dont un esprit aussi grave et réfléchi que celui de Léon XIII n'aurait pas fait la menace à la légère. On a même été jusqu'à régler le cérémonial qui serait observé dans cette circonstance.

Quant aux archives, aux trésors d'art, aux reliques précieuses, à toutes les richesses que renferment le Vatican et la basilique de Saint-Pierre, il en a été dressé des inventaires précis, dont copie officielle a été remise à tous les ambassadeurs accrédités près du St-Siège.

Que ferait la diplomatie au cas du départ de Léon XIII ? La question a été posée nettement aux cabinets qui, tous, ont répondu en donnant l'assurance que leurs représentants suivraient le Pape partout où il irait. *Ubi Petrus, ibi Ecclesia !*

Une autre question a été posée avec la même netteté au corps diplomatique : le Pape quittant Rome, que deviendraient le Vatican et la basilique de Saint-Pierre ?

Sur ce point complexe, les gouvernements, avant de répondre, ont cru devoir consulter l'Italie, et il paraît que, jusqu'ici, les ministres du roi Humbert n'ont pas fait connaître leurs intentions.

Quoiqu'il en soit, il a été décidé que, le jour où le Pape s'éloignerait de la Ville Éternelle, il y laisserait un Vicaire, ainsi qu'une commission de trois cardinaux, résidant au palais apostolique ; et, d'autre part, on sait que les ambassadeurs, avant de s'éloigner à leur tour, couvriraient le Vatican en faisant arborer à la porte de bronze, gardée par les Suisses, les drapeaux des Puissances.

Certains organes italiens protestent déjà contre cette apparition éventuelle de drapeaux étrangers au bord du Tibre ; mais le jour où ces couleurs protectrices flotteraient au-dessus du Vatican, qui oserait crocheter la porte du palais au mépris du drapeau de l'Allemagne ?

Hélas ! Il fut un temps où c'était le drapeau de la France qui suffisait seul à l'honneur de garder le trône de Saint-Pierre, et toute l'Europe alors s'inclinait respectueusement devant son prestige. L'aurait-il perdu, ce prestige glorieux et séculaire, s'il était demeuré fidèle à la cause immortelle qui semblait lui communiquer quelque chose de sa force et de sa grandeur ?

Si le Pape quitte Rome, où ira-t-il ? Cela, Léon XIII ne l'a dit à personne. C'est son secret, et l'entourage pontifical le plus intime en est lui-même réduit aux conjectures.

On a parlé de Miramar, l'ancienne résidence de l'infortuné Maximilien, sur l'Adriatique ; on a cité Fulda, dans l'Allemagne du Sud ; Salzbourg, dans la catholique Autriche ; Cologne, avec sa vaste cathédrale et son magnifique palais ; Strasbourg, comme devant concilier à la fois l'hospitalité germanique et les égards dus à la France ; l'île de Malte, itérativement proposée par l'Angleterre ; mais personne ne sait rien, ni sur la date possible du départ, ni sur la retraite choisie.

Ce qui paraît seulement probable, c'est que ni la France, ni l'Autriche, ni l'Espagne, ni l'Angleterre, n'ont sérieusement chance de recevoir l'auguste exilé. La première ne saurait offrir et surtout faire accepter son hospitalité douteuse au chef de la religion qu'elle persécute. La seconde et la troisième ne pourraient l'accueillir sur leur sol divisé et troublé sans courir le risque d'y provoquer les plus graves complications ; et quant à la dernière, quelle que puisse être sa généreuse pensée, elle ne réunit pas, il faut bien le dire, les titres nécessaires à une telle préférence. Enfin, la Belgique ayant pris soin de s'exclure elle-même par sa brutale rupture avec le Saint-Siège, on ne voit plus que l'Allemagne qui ait vraiment chance de nous montrer, sur son territoire heureusement pacifié, et dans un accord favorable au repos du monde,

Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur !

* *

On affirme que l'impératrice Augusta aurait écrit elle-même au Saint-Père une lettre éloquent pour appuyer la politique nouvelle de l'Allemagne à son égard.

Ce qui est sûr, c'est que M. de Bismarck, qui n'est pas un chimérique, et qui marche à des buts pratiques et immédiats par des voies mûrement réfléchies, a, sur ce point, dessiné sa politique de façon à ne laisser aucun doute.

Cour d'assises.

Un fantaisiste a coupé une femme en morceaux et l'a emballée dans une caisse qu'il a mise au chemin de fer.

Le ministère public sévit.

Pendant les délibérations, l'accusé a parmi les jurés un seul défenseur, qui fait observer :

"Cependant, tous les bons sentiments n'étaient pas éteints en lui ; la caisse incriminée portait *franco*. Il avait eu la délicatesse de payer le port."

UNE PREMIÈRE LEÇON D'ÉCHECS

(Suite.)

Il y montait aux premières lueurs du jour pour assister au lever de l'aurore, au réveil de la nature, à la décoration fantastique de l'horizon ; il y montait pour y admirer les magnificences de l'Océan que sillonnait au loin des barques de pêcheurs ; il y montait pour étudier quelques parties d'échecs et se préparer à mieux battre un adversaire qu'il avait fini par trouver dans la personne du docteur de Broadstairs. Puis, partageant ses méditations entre l'échiquier et ses souvenirs, du haut de ce paradis improvisé, il revoyait, au moyen de son imagination, les lieux les plus intéressants de ses nombreux voyages. Il se transportait aux rives du Bosphore, aux jardins du sérail, aux plages sablonneuses de l'Égypte, semblables à de longs rubans dorés étendus à fleur d'eau ; il admirait, la majesté des pyramides, celle du mont Sinaï, de ce Sinaï dominant comme un géant superbe les montagnes environnantes, de ce Sinaï et de cet Horeb qui racontent si merveilleusement encore aujourd'hui les traditions bibliques, et sur lesquels se trouvent gravés en traits et en caractères ineffaçables l'imposante image de Moïse et son entretien avec Dieu ; il y lisait, il croyait même entendre encore ces paroles sacramentelles :

"J'ai vu l'affection de mon peuple qui est en Égypte, j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui président aux travaux, et, sachant quelle est sa douleur, je suis descendu pour le délivrer des mains des Égyptiens, et le faire passer de cette terre ingrate sur une terre spacieuse et fertile où coulent des ruisseaux de lait et de miel, au pays des Chananéens et des Jébuséens. Le cri des enfants d'Israël est venu jusqu'à moi ; venez, Moïse, je vous enverrai vers Pharaon, et vous tirerez de ses mains les enfants d'Israël qui sont mon peuple."

Tantôt, enfin, la vue de l'Océan le transportait aux rivages du Nouveau-Monde où l'Éternel a prodigué ses plus merveilleuses comme ses plus sublimes créations. Il revoyait ces prairies, ces forêts sans limites, ces fleuves lumineux, ces lacs aériens, ces chutes du Niagara se précipitant d'une hauteur prodigieuse au bruit d'un tonnerre éternel ; il contemplait ces montagnes rocheuses aux nuances de porphyre, de rose et d'azur, ces nuits exceptionnelles d'où se détachent, semblables à des diamants ailés, des milliers d'étoiles pour traverser l'espace ; il s'extasiait, enfin, devant ces vierges aux regards de flamme, à la physionomie gracieuse et mobile, aux formes élancées et légères, et, cependant, tout saturé qu'il était de ces merveilles, au son de la cloche annonçant le déjeuner, il éprouvait des impressions plus délicieuses encore en revenant à la réalité ; car, il se retrouvait chez lui, dans sa villa, au milieu des siens, de sa patrie, de cette vieille Angleterre au service de laquelle il avait consacré sa vie.

L'époque des grandes vacances était arrivée ; avec elle Mme Stephen et ses trois enfants ainsi que deux de ses amies se trouvaient à St-Peters. C'était fête continuelle à la villa. Après la promenade du matin et le déjeuner, les dames s'installaient sous quelque berceau de verdure, les fillettes, leurs poupées dans les bras, s'étendaient sur l'herbe, le ventre à terre, les jambes en l'air, en guise de télégraphe, ou couraient à travers les plates-bandes après les papillons, arrachaient des fleurs, quelques fruits verts, ou effarouchaient les poules. Le capitaine, muni de son docteur, grimpa au belvédère pour y faire sa partie ; Georges les y accompagnait, un livre sous le bras, tous étaient heureux.

Georges, en voyant l'animation que mettaient à leurs parties les deux amateurs d'Échecs, éprouva l'envie d'en connaître le jeu. On s'y exerçait bien à Oxford, mais soit timidité, soit appréhension de difficultés qu'il supposait au-dessus de son intelligence, jusqu'alors, il ne s'en était jamais occupé. Après avoir assisté pendant quelques jours aux luttes des deux athlètes, un soir que le bon papa, tout fier d'avoir battu féroce le docteur, paraissait être d'une humeur charmante, l'étudiant se hasarda à demander au capitaine s'il voudrait bien lui apprendre ce jeu.

— Très volontiers, mon cher enfant ; tu es matinal, je le suis aussi, monte demain à six heures au belvédère, j'y serai et te donnerai ta première leçon.

Georges fut exact au rendez-vous. L'échiquier était déjà déployé ; la boîte renfermant les pièces était à côté.

— Assieds-toi, Georges, et écoute-moi. Il faut, avant tout, que je t'expose quelques observations dont plus tard tu reconnaitras l'importance et la justesse.

L'intérêt qui se rattache aux Échecs ne consiste pas seulement dans le privilège d'être la plus agréable distraction de l'esprit ; le plus grand attrait de ce jeu consiste dans la similitude qu'offrent la marche et les prérogatives de chaque pièce avec la nature et la disposition des facultés humaines ; en un mot, l'étude de ce jeu est un véritable cours de philosophie : regarde et suis-moi. J'ouvre la boîte ; les pièces tombent, les voilà roulant pêle-mêle, au milieu de l'échiquier. La main du joueur les range avec ordre, chacune à sa place, et la partie va commencer.

Ces préliminaires permettent à l'imagination de fran-

chir d'un seul bond l'intervalle des siècles passés et d'assister en quelque sorte à l'imposant spectacle de la création. — Les ténèbres enveloppaient l'espace, partout, le chaos, le silence et l'immobilité ; soudain, l'Éternel a parlé ; son souffle a dissipé les ténèbres, la lumière s'est faite ; la génération commence, sa main dispose la matière avec ordre en la soumettant à des lois immuables. A la voix du maître, tout s'anime, s'agite, se vivifie et forme cet admirable ensemble dont le spectacle étonne, éblouit et confond. Cette main déverse ensuite sur la terre, comme un grand échiquier, les peuples et les rois, les ministres comme les sujets, les forts et les faibles, les sages et les fous ; tous vont bientôt se mêler, se heurter, se confondre, pour retourner, après bien des labeurs, dans le néant d'où ils étaient sortis.

Plus mystérieuse encore que la boîte de Pandore, celle des Échecs, en s'ouvrant, va livrer passage à toutes les tendances, les aspirations, à toutes les passions, aux diverses dispositions de caractère et d'humeur. L'échiquier devient un prisme où toutes apparaissent à la fois ; car, en t'expliquant les prérogatives des pièces, tu trouveras dans la réunion de leurs propriétés les conditions essentiellement indispensables au succès de l'homme ici-bas ; courage, activité, vigueur, fermeté, prudence et sagesse ; sympathie, sollicitude et dévouement, perspicacité, finesse, pouvoir, obéissance et résignation.

Voici le Roi ; la pièce la plus importante du jeu, puisque de son sort dépend le résultat de la lutte. Aussi concentre-t-elle autour de sa personne tous les efforts, toute la force, toute la sollicitude et le dévouement des autres pièces qui ne vivent, pour ainsi dire, que par elle et pour elle. Cependant, si intéressante que soit la position de ce roi, si majestueux que soit son titre, il est bien limité dans son pouvoir ; car, de toutes les pièces, c'est la seule à laquelle il est interdit de faire plus d'un pas à la fois.

Ce roi n'est-il pas l'image de l'homme sur la terre ? N'est-ce pas pour les plaisirs, les jouissances et les admirations de l'homme que Dieu a créé les autres êtres, recouvert d'azur la voûte des cieux, attaché les étoiles au manteau de la nuit, semé dans l'univers ces astres éblouissants au milieu desquels se dresse comme un géant bienfaiteur celui qui répand la lumière, féconde et vivifie la nature ; mais, cette puissance et cette autorité, comme le roi de l'échiquier, l'homme, seul, ne peut en faire usage ; l'isolement paralyse ses facultés, le rend misérable dans sa grandeur, esclave dans sa souveraineté, craintif et souffrant au milieu des splendeurs dont il est entouré ; il n'est réellement fort qu'avec l'appui de ceux qui lui sont dévoués, et, monarque, il est obligé de mendier cet appui. En butte à des dangers continuels, il lui faut puiser dans le concours et les sympathies des siens, la conservation de sa couronne et sa sécurité ; la limite des prérogatives du roi et de l'échiquier n'est-elle pas celle prescrite aux souverains des pays civilisés, et dans laquelle ils devraient tous se renfermer, limite stipulée dans cet axiome :

"Le roi règne et ne gouverne pas."

La Dame est la pièce qui préside le plus efficacement à l'administration du royaume ; aussi, chez tous les peuples autres que les Français, lui a-t-on donné le nom de Reine ; il est vrai qu'en France, le mot dame équivalait à ce titre, la femme n'y est-elle pas reine, plus encore, souveraine ?

Cette pièce jouit sur l'échiquier de privilèges exceptionnels ; elle peut, d'un seul bond, franchir toutes les cases de l'échiquier, soit horizontalement, soit verticalement, soit, même, en ligne diagonale, ou s'arrêter pour exterminer quelque pièce ennemie ou se sacrifier elle-même ; car, la Dame, aux échecs, a principalement pour désir et pour but de veiller au salut de son roi, de rendre plus imposante la majesté du trône et d'assurer la gloire et la prospérité de ses États. Le cri de l'honneur plus fort, plus émouvant que celui de sa conservation personnelle, dirige, anime tous ses mouvements, excite ses facultés et en soutient l'infatigable énergie. L'œil constamment fixé sur les moyens d'assurer la victoire ou d'éloigner le danger, elle prévoit, avec un admirable instinct, les chances de réussite ou de revers, et, pour préparer le succès ou prévenir une catastrophe, elle n'hésitera pas à se sacrifier elle-même. Si l'éclat de la couronne occupe plus particulièrement ses esprits, son affection, cependant, n'est pas exclusive ; tous ont droit à ses sympathies et à sa protection ; ses ministres comme ses sujets, le général comme le simple soldat.

Dans la Dame des Échecs, l'homme ne voit-il pas l'image de sa compagne ? La source et le mobile de ses pensées, de ses plus sublimes conceptions, de ses plus nobles sentiments ; les plus précieux éléments de son bonheur, enfin ne les trouve-t-il pas dans les affections, dans les tendresses et le dévouement de sa femme, dans ce lien indissoluble qui confond deux existences, les anime des mêmes désirs, des mêmes espérances, les embrase des mêmes ardeurs, les inonde des mêmes voluptés, les affecte des mêmes souffrances, les console, en joignant leurs mains, pour les aider à traverser moins péniblement cette vie de misère et d'épreuves, dans ce lien qui les accable en se relâchant, les anéantit en se brisant.

Enfin, cette Dame n'est-elle pas le modèle de la mère

de famille consacrant ses veilles aux plus simples besoins de ses enfants, son expérience à la direction de leurs actes, au développement de leurs facultés, son influence à leur protection, abdiquant, même au besoin, son rang de maîtresse de maison pour descendre à celui de servante ou d'esclave, se contentant pour prix de sa résignation du double sourire de son époux et de ses enfants.

Adorable abnégation commune à la dame des Échecs comme à la dame, mère de famille !

La Tour s'avance, recule ou se promène en ligne droite quand l'espace est libre. Comme elle se trouve emprisonnée, ainsi que tu le vois, au début de la partie, elle ne se fait guère utilement sentir que vers le milieu de la lutte pour couvrir de ses batteries les positions de son roi, pour foudroyer celles de l'ennemi et achever une victoire, jusque là indécise encore, sauf à se trouver démolie par des forces supérieures. Cette lenteur dans l'emploi de la force est l'emblème de la sagesse et de la prudence ; c'est l'homme parvenu à la maturité ; habile observateur des événements dont il a été témoin ou qu'il a recueillis dans les annales de l'histoire, il peut s'appliquer ces vers du chantre de l'Imagination :

La moitié de sa vie est la leçon de l'autre :
Prévoir pour sa raison, n'est que se souvenir ;
Dans le sort des humains, il voit quel est le nôtre.
Et bien mieux que personne il peut nous avertir.

Prudent dans ses transports, il lui faut, comme à la tour de l'échiquier, pour le forcer à sortir de sa retraite, un motif sérieux, la prévision d'un péril ou d'un succès. Fort alors de ses études, de ses observations et de son expérience, il se montre et se prépare à agir. Sa présence suffit pour en imposer aux téméraires, enchaîner leur audace ou en atténuer les effets. Mesurant d'un regard assuré l'éminence ou l'éloignement du danger, il secouera tout à coup l'espèce d'engourdissement dans lequel il paraissait plongé, s'élançera, rapide comme l'éclair, terrible comme la foudre, renversant les obstacles, écrasant l'ennemi ; ou, noirci par la poudre, troué par la mitraille, il succombera comme les héros de la vieille garde, sans plainte, sans regret, le sourire aux lèvres, heureux d'avoir bien mérité de la patrie.

ALPHONSE DELANNOY.

(A suivre.)

PENSÉES

Sur cent projets d'un homme riche, il y en a quatre-vingt-dix-neuf pour le devenir davantage.

**

L'impatience aigrit et aliène les cœurs ; la douceur les ramène.

**

Un indiscret est une lettre décachetée que tout le monde peut lire.

**

La politesse est comme l'eau qui rend uni le caillou le plus dur.

**

Ceux qui savent beaucoup admirent peu ; ceux qui ne savent rien admirent tout.

**

Il faut laisser à ses enfants non pas beaucoup d'or, mais beaucoup d'honneur.

**

Choisissez pour ami un homme qui puisse vous donner dans l'occasion des consolations, de sages et de bons exemples

**

Quand le plaisir est le fruit du crime, la peine est toujours la suite du plaisir.

**

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose.

**

Celui qui se repent de bonne foi, est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

**

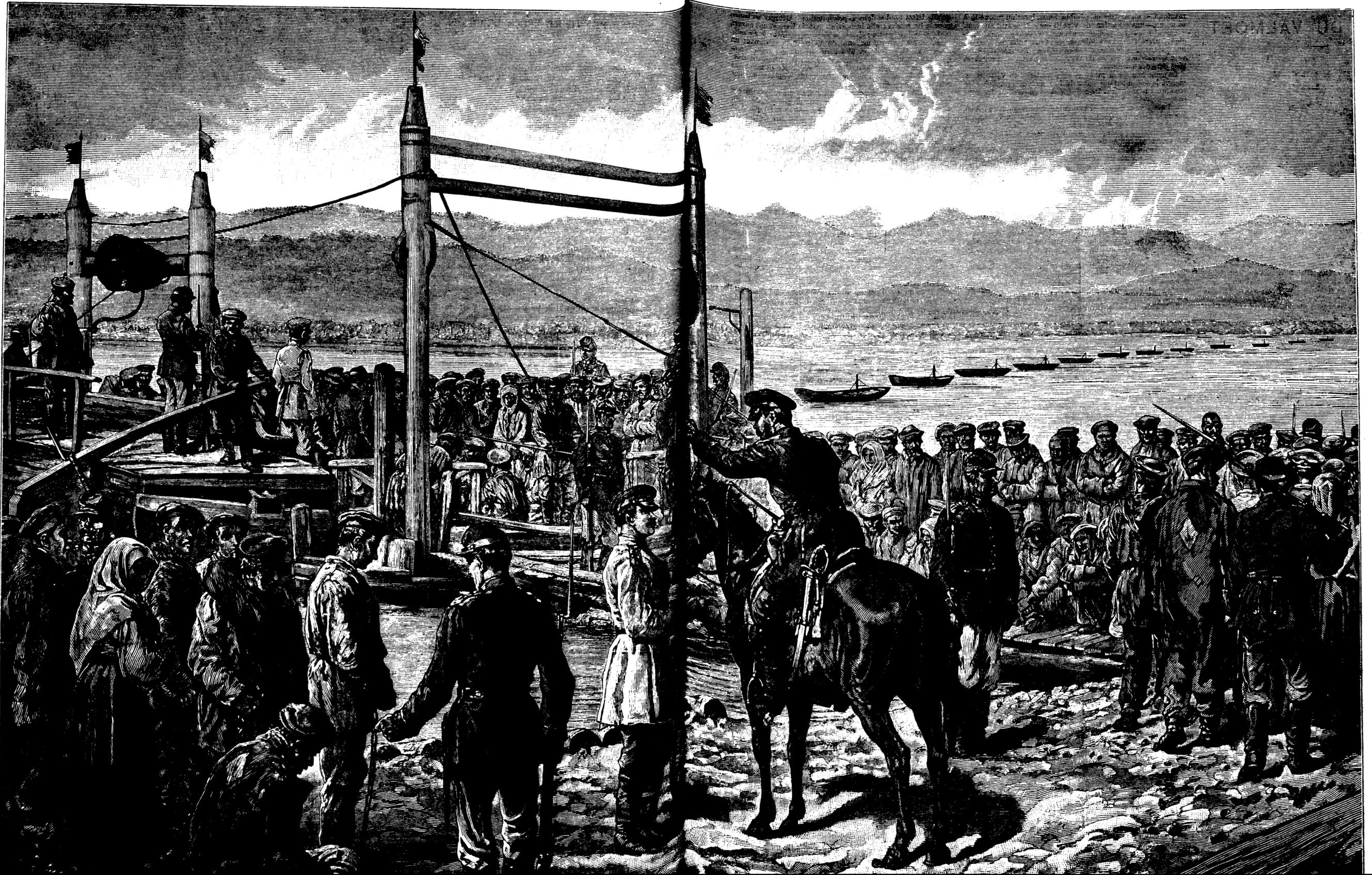
Défiez-vous de ceux qui se vantent d'être discrets.— Ce sont des curieux.

**

Quels que soient ses penchants, le sage les surmonte : c'est de nous que dépend ou la gloire ou la honte.

**

Quand une maîtresse de maison se prépare à faire nettoyer sa maison, le printemps, elle ne doit pas oublier que les petits êtres qui lui sont si chers ont aussi besoin d'avoir le sang purifié, et prévenir ainsi toutes maladies ; il n'y a rien de tel que les Amers de Houblon pour purifier le sang.— *Concord Patriot.*



ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

X.

(Suite.)

L'idée d'écrire un ouvrage lui vint un instant. Un scrupule de modestie l'arrêta; il lui sembla présomptueux d'aborder des sujets si graves, auxquels, en raison de l'espèce de responsabilité qu'ils font peser sur l'écrivain, l'expérience lui paraissait à juste titre indispensable. Alors, il résolut de traiter une de ces questions de philosophie religieuse et sociale telles qu'il en a tant surgi à notre époque, et l'élévation de la cause qu'il voulait servir sembla l'inspirer.

Il traça un plan rapide, à grandes lignes, et commença à jeter sur le papier des pensées convaincues, ardentes—tantôt se plaisant à espérer que le souffle de son âme pénétrerait les autres, tantôt s'arrêtant avec angoisse, et anéantissant dans un moment de désespoir des pages studieuses, fruit de ses longues veilles.

Nul ne connaissait ses projets. L'espèce de fougue qu'il apportait à ces travaux, si différents des occupations de toute sa vie, et un changement presque total de ses habitudes avaient altéré ses traits et légèrement affaibli sa constitution robuste. Lors d'une de ses visites à son oncle, le docteur Sertan le questionna avec une sorte d'inquiétude; mais Georges ne lui confia point son secret.

—Je publierai mon livre sous un nom étranger, se disait-il. S'il réussit, je conquerrai peut-être la tendresse de la jeune fille que j'aime; si j'échoue, je garderai à jamais ensevelie dans mon cœur cette espérance déçue.

Comme il restait ainsi, immobile et absorbé, son domestique ouvrit la porte.

—Le cheval de monsieur est sellé.

Georges tressaillit; il devait se rendre ce soir-là chez madame du Valmoët.

Il relut rapidement les dernières pages de son manuscrit; il s'y trouvait quelque chose de nerveux qui rappelait le soldat, quelque chose d'ému qui révélait une nature loyale et délicate. Qu'en penserait-on? Ce livre ferait-il son chemin dans le monde des idées, ou était-il destiné à rester inconnu, victime de cette indifférence, plus cruelle que la critique?...

Georges s'arracha à ces alternatives de doute et d'espoir qui le minaient sourdement, et s'élançant sur son cheval, prit la route de Blois. L'air frais du soir, et peut-être aussi la rapidité de la course apaisèrent le tumulte de ses pensées; bientôt, il modéra l'ardeur de sa monture, et s'abandonna aux sensations douces et bienfaisantes de cette soirée d'été.

Une brume transparente adoucissait encore les lignes molles et arrondies du paysage, et donnait de la profondeur à l'horizon; les derniers reflets du soleil devaient capricieusement ici le sommet d'un bouquet de bois, là, la façade blanche d'un château, tandis que les nuages brillamment colorés se réfléchissaient en nappes scintillantes sur les eaux du fleuve. Les oiseaux chantaient avant de se blottir dans leurs retraites de feuillage, et sur le paysage tout entier était répandue cette sorte de languueur riant qui précède le coucher du soleil. Les nuages semblaient flotter plus doucement sur l'azur pâli du ciel, la brise était légère, les épis ondulaient lentement, et du feuillage imperceptiblement agité se dégageaient des bruissements mystérieux.

Georges se sentait calmé par l'aspect tranquille de ce qui l'entourait; ses craintes s'envolaient une à une, et la joie s'insinuait dans son cœur à mesure qu'il se rapprochait de la ville.

—Je vais la voir, se disait-il en traversant le vieux pont de pierre. Peu à peu nos pensées, rapprochées par une intimité dont elle ne semble pas redouter le progrès, se confondront en une heureuse harmonie... Un jour viendra—bientôt peut-être—où elle sera fière de l'amour qu'elle a éveillé... du livre qu'elle a inspiré...

Quelques amis étaient déjà réunis chez madame du Valmoët, dont le salon semblait, ce jour-là, offrir un aspect encore plus riant et plus harmonieux. Les fenêtres étaient ouvertes; sur le fond déjà sombre du ciel se détachaient, dans chacune des embrasures, des masses de fleurs odorantes, groupées avec grâce, et sous la lueur adoucie des lampes—chez madame du Valmoët il n'y avait jamais une lumière très vive—les étoffes des meubles et des tentures chatoyaient avec un éclat discret.

Georges passa près de la table de whist, salua la maîtresse du logis, plus charmante que jamais, et chercha du regard Anne, qui se tenait un peu à l'écart, debout près d'une fenêtre.

Pour la première fois depuis la mort de madame de Douhaut, le deuil qu'elle portait avait subi une légère altération. Un nœud d'une douce nuance lilas était attaché à son corsage entr'ouvert, et elle avait placé dans ses cheveux bruns une touffe de géraniums d'un blanc rosé, cueillie dans l'une des jardinières.

Georges s'approcha d'elle, et une joie irraisonnée s'empara de lui: il la retrouvait, non plus abattue, mais vive, presque gaie, telle qu'elle lui était apparue trois mois auparavant chez madame de Douhaut. Elle causa avec animation; toutefois, ses yeux se détournèrent fréquemment, comme si elle eût été sous l'empire d'une préoccupation ou comme si elle eût attendu quelqu'un. Georges suivit ce regard, et la porte s'ouvrit au même instant, Anne laissa échapper une exclamation de plaisir en voyant entrer M. de Prévèlle.

Aux yeux d'un amoureux dans tout l'éclat de la jeunesse et d'une vigoureuse beauté, un homme d'âge moyen, aux cheveux grisonnants, aux traits maigres et accentués ne se présente pas tout d'abord comme un rival bien redoutable.

Le nouveau venu s'avança vers madame du Valmoët, et causa longtemps avec elle... Anne devint distraite, préoccupée... Enfin, le poète vint la saluer, et, prenant un siège près d'elle, absorba aussitôt son attention d'une manière si évidente que Georges, le cœur serré, ne pouvant se joindre à leur entretien, d'abord parce qu'il n'en saisissait que des fragments, ensuite parce qu'il n'avait pas été présenté à l'étranger, quitta sa place et alla s'asseoir à une table où, sous prétexte de feuilleter des albums, et tout en échangeant quelques phrases avec madame du Valmoët, il observa avec un ardent intérêt le visage attentif et ravi de la jeune fille.

Ce n'était que trop vrai, elle était sous le charme... Alors, il regarda celui dont la parole semblait douée d'un pouvoir

magique, et un sentiment pénible, amer, inconnu jusque-là à sa nature—une sensation de vive jalousie le mordit au cœur. Quand l'étranger parlait, son visage irrégulier, mais énergique, prenait une vie intense, ses yeux noirs et perçants une puissance pour ainsi dire fascinatrice. Par intervalles, sa voix arrivait aux oreilles de Georges, harmonieuse comme la plus pure des musiques.

Le jeune homme se retourna vers madame du Valmoët, et malgré le sentiment qui l'absorbait, il ne put s'empêcher de remarquer le soin avec lequel elle aussi surveillait les causeurs.

—Puis-je vous demander le nom de ce nouveau venu? A en juger par l'attention que lui prête mademoiselle du Valmoët, il doit être un conteur intéressant...

Il s'efforçait de sourire en disant ces mots, mais il y avait une secrète amertume dans son accent.

Madame du Valmoët tressaillit légèrement, et il sembla à Georges que ses lèvres tremblaient; cependant, ce fut d'une voix aussi paisible et aussi musicale qu'à l'ordinaire qu'elle répondait:

—C'est Jean de Prévèlle, le poète bien connu...

Oui, Georges le connaissait... Une douleur inexprimable le saisit tandis que, tranquille en apparence, il sentait s'évanouir le faible espoir qui avait soutenu son amour et inspiré ses travaux. Madame du Valmoët ne semblait pas désireuse de continuer l'entretien; lui-même avait besoin de silence, et il demeura à sa place, jouant machinalement avec les albums et écoutant distraitemment la conversation qui, un instant après, s'engagea entre madame de Saint-Pierre et la maîtresse de la maison.

Au bout de quelque temps, et sur la demande de son amie, madame du Valmoët se leva et ouvrit le piano. Elle était musicienne, et jouait avec un art et une douceur infinis des fragments anciens ordinairement très simples qui s'harmonisaient avec sa personne et charmaient toujours ses auditeurs.

M. de Prévèlle, s'approchant du piano, la complimenta chaleureusement, et Georges s'imagina que le sourire de la jeune femme devenait plus doux, plus charmant que jamais.

—Mademoiselle votre belle-fille est-elle aussi musicienne? demanda M. de Prévèlle, jetant un coup d'œil sur Anne.

—Oh! elle ne fait pas de musique en ce moment, dit vivement madame du Valmoët. Elle a essayé pour moi, et n'a pu continuer; lui en parler serait l'affliger, à coup sûr!

—Et pourquoi?... Je sais que mademoiselle du Valmoët a perdu récemment une amie très chère... Mais offensera-t-elle sa mémoire en cultivant un art encore mieux fait, peut-être, pour interpréter nos tristesses que pour exprimer nos joies? Permettez-moi d'insister auprès d'elle.

Et, rejoignant la jeune fille, il lui parla avec vivacité. Anna secoua la tête, les larmes aux yeux.

—Mais pourquoi la musique vous paraît-elle uniquement associée aux jours heureux? dit-il d'une voix insinuante. Certains maîtres n'en ont-ils pas fait le langage de la plus touchante mélancolie? Les nocturnes de Chopin, par exemple, ne vous semblent-ils pas, dans leurs accents pénétrants, tourmentés, doux et navrants, exhaler la douleur aussi bien que peuvent le faire les larmes, et la musique ainsi sentie n'est-elle pas un hommage rendu à ceux que nous pleurons, la voix même de nos regrets s'exprimant de la manière la plus suave et la plus pure? Le chagrin n'est pas dans l'abstention de tout ce qui fait la vie, de tout ce qui constitue les émotions puissantes... Il s'insinue, au contraire, dans chaque pensée, et pour sentir sa présence, nous n'avons pas besoin de nous vouer à l'immobilité et au marasme... Je vous dirai plus: nous avons des devoirs envers la douleur. Laissons-nous agiter ces cordes intimes dont la vibration peut faire tressaillir le monde... L'art et la poésie n'ont pas de plus sûre maîtresse... Croyez-moi, ce n'est pas profaner la souffrance que d'en tirer pour les autres un suc fécond, une inspiration inépuisable... Si j'osais vous parler de moi, je vous dirais que je suis profondément sensible à la musique, et que souvent, après que mon esprit s'en est pour ainsi dire imbibé, une source de poésie s'ouvre en moi...

Une rougeur fugitive colora le visage de la jeune fille, et, sans rien dire, elle se mit au piano.

Si Georges ne s'était pas trompé, si madame du Valmoët avait réellement désiré que sa belle-fille ne jouât point auprès d'elle, il lui faut bien avouer que ce sentiment, d'une étroitesse incontestable, était presque excusable dans une nature féminine. Son gracieux talent était absolument décoloré auprès du talent nerveux d'Anne. Celle-ci choisit justement la *Valse lente*, de Chopin, et quand elle quitta le piano, émue par son propre jeu, elle ne remarqua pas l'admiration presque douloureuse de Georges, mais elle tressaillit d'orgueil en voyant les traits mobiles de M. de Prévèlle bouleversés et pâlis.

Georges s'éloigna, ce soir-là, le cœur navré. Un instant il songea à abandonner la lutte et à chercher au loin, dans les distractions d'un voyage, l'apaisement de sa souffrance.

—Non, se dit-il soudain, j'irai jusqu'au bout, je chercherai à le combattre avec ses propres armes. Je publierai mon livre, et peut-être, s'il réussit, paraîtrai-je son égal aux yeux d'Anne.

Quinze jours se passèrent. Un aimant mystérieux l'attirait vers cette maison où il éprouvait cependant des tortures cruelles. Anne subissait l'influence de Jean de Prévèlle, et dans leur cercle, on commençait à prononcer le mot de mariage.

XI

« Blois, mercredi.

« Monsieur,

« Je désirerais vous entretenir d'une affaire sérieuse sans courir le risque d'être interrompu par des importuns. Pourriez-vous venir chez moi demain, jeudi, vers deux heures?

« Depuis quelques jours, j'hésitais à aborder le sujet qui m'occupe; mais l'intérêt d'une personne qui m'est chère me décide à une démarche que votre honneur saura garder secrète, et dont votre délicatesse appréciera le véritable mobile.

« A demain, n'est-ce pas, et croyez, monsieur, à mes sentiments les plus distingués,

« L. DE PERNAY DU VALMOËT. »

Ce billet parvint à Georges le jeudi matin; quelques heures seulement devaient donc s'écouler jusqu'au moment fixé par madame du Valmoët, et le jeune homme le employa à former des conjectures aussitôt abandonnées.

—Que veut-elle me dire? S'agit-il de sa belle-fille?... A-t-elle deviné que je l'aime, et veut-elle m'interdire l'entrée de sa maison?...

Ces pensées et bien d'autres se croisaient dans son esprit; cependant, un espoir mal défini, mais vivace, animait malgré tout son cœur tandis qu'il franchissait la courte distance qui le séparait de Blois.

Madame du Valmoët était seule; elle tenait à la main un livre qu'elle ferma vivement en apercevant le jeune homme, et

qu'elle laissa tomber dans sa précipitation. Georges se baissa pour le lui rendre; elle le prévint, mais le livre s'était ouvert, et il put en lire le titre: *Souvenirs du passé*, par Jean de Prévèlle.

—Asseyez-vous, dit madame du Valmoët, lui désignant un fauteuil en face d'elle, et attachant sur lui son regard tranquille et singulièrement pénétrant. Je ne sais comment aborder la question que je voudrais traiter... Ma situation est tellement délicate qu'il me faut une grande confiance en vous pour oser vous parler.

—Veuillez être assurée que je ne saurais me méprendre sur les motifs qui vous guident, répondit-il, un peu surpris. Ma discrétion vous est acquise, et, quel que soit le sujet que vous me ferez l'honneur de m'entretenir, je serai fier d'avoir été digne de votre confiance.

Madame du Valmoët demeura un instant silencieuse, étudiant le visage de Georges avec attention; elle prit enfin la parole d'un ton à la fois paisible et résolu.

—Je crois avoir deviné bien des choses... Si je me trompe notre conversation n'aura plus de but... Si je ne me trompe pas, veuillez avoir confiance en moi et me répondre avec franchise... J'ai pensé, ces derniers temps, que ma belle-fille vous inspire un intérêt sérieux... un sentiment...

Elle s'arrêta, sans le quitter des yeux. Georges, visiblement ému, ne put tout d'abord répondre; quand il parla, ce fut d'une voix basse et altérée.

—Je ne puis ni ne veux le nier... J'ai voué à mademoiselle du Valmoët la plus pure de mes affections, et ce n'est pas d'hier... Il y a plusieurs mois que je l'aime.

—Plusieurs mois! répéta vivement Laurence. Ah! c'est vrai, je l'avais d'abord pensé... Vous l'avez connue à Paris. Eh! bien si vous l'aimez, pourquoi cette réserve presque farouche? Moi, qui lui porte un tendre intérêt, je serais heureuse de la confier à un mari tel que vous... Si j'étais sa mère, il ne me serait pas permis de vous parler ainsi; mais j'ai pour elle une affection qui, en m'inspirant le plus vif désir de la voir heureuse, me laisse les privilèges d'une étrangère... Cependant, je n'ignore pas que l'alliance qui nous unit rend ma démarche presque aussi singulière que si elle était réellement ma fille, et peut lui prêter l'apparence de la partialité...

Georges secoua la tête.

—J'interprète votre démarche dans son véritable sens, dit-il avec effort, et je vous suis profondément reconnaissant de la bienveillance dont elle témoigne en ce qui me concerne. Si j'avais l'espoir d'être agréé par mademoiselle du Valmoët, je serais transporté de joie... Mais elle ne m'accorderait pas sa main.

—Qu'en savez-vous? La lui avez-vous demandée?

—Oui...

Madame du Valmoët changea de couleur.

—Je le craignais, murmura-t-elle.

Il y avait en cette femme, nous l'avons dit, un charme qui attirait la sympathie et auquel peu de personnes eussent pu se soustraire. Georges n'hésita pas à lui confier les projets qu'avait formés son oncle, le refus de la jeune fille, et la cause que le Dr Sertan avait assignée à ce refus, sans doute d'après les confidences de madame de Douhaut.

Une expression soucieuse se lisait sur le visage de madame du Valmoët. Elle garda le silence, et Georges reprit tristement:

—Maintenant, ma situation semble plus désespérée que jamais... A tout autre que vous, madame, je n'oserais point communiquer mes pensées et mes observations: les sentiments d'une jeune fille qu'on aime, sont chose sacrée; mais ce que j'ai vu, vous le voyez comme moi... Tant qu'un cœur est libre, on peut vaincre son indifférence; mais hélas! un intérêt nouveau ne semble-t-il pas captiver mademoiselle du Valmoët?

Le nuage répandu sur les traits de Laurence devint plus sombre encore, et elle répondit vivement:

—Oui, mais il a de moins que vous la jeunesse!

—Et de plus que moi le talent et la réputation! répliqua Georges avec un pâle sourire.

—L'imagination de ma belle-fille peut être éblouie, mais son cœur, croyez-moi, n'est pas en jeu... M. de Prévèlle ne lui convient pas!

—En juge-t-elle ainsi?...

—J'espère, du moins qu'elle écouterait la voix de la raison et les conseils de l'expérience; je vous le répète, il ne lui convient pas... Et d'ailleurs, ni vous ni moi ne savons s'il pense à elle! s'écria madame du Valmoët avec une sorte de violence que Georges n'avait jamais vue chez elle.

Elle se calma aussitôt et reprit du ton mesuré qui lui était habituel:

—Anne est jeune, et son enthousiasme et ses aspirations empruntent leur vivacité à son âge. Le sentiment poétique que nul ne saurait méconnaître chez M. de Prévèlle prête à celui-ci l'apparence de la jeunesse, mais son enthousiasme n'est pas de bon aloi, ses émotions sont souvent factices, et la poésie même découle chez lui de ses déceptions et d'une sensibilité morbide... M. de Prévèlle serait dans l'erreur s'il s'imaginait retremper et renouveler ses idées au contact d'un cœur frais et neuf: c'est ce cœur ardent et candide qui, subissant sans réserve son influence, et ne sachant qu'admirer des tendances qu'il faudrait guérir, glisserait après lui sur des pentes fatales... La femme d'un poète doit faire dans sa vie la part de la prose, et réagir contre les tristesses exagérées, tout en sympathisant avec les souffrances réelles... Croyez-moi, il n'aimerait pas longtemps une compagnie trop semblable à lui, ou incapable d'exercer sur sa vie un ascendant salutaire. S'ils s'épousent, ils seront malheureux...

Georges écoutait avec surprise. Il possédait lui-même assez de pénétration et il avait assez observé M. de Prévèlle pour reconnaître la justesse de ce portrait; mais ce jugement avait quelque raison de le surprendre dans la bouche d'une femme qui, croyait-il, aimait celui dont elle venait de parler ainsi. Il ne pouvait comprendre une nature qui, susceptible d'un penchant très vif, possédait en même temps assez de raison ou de sang-froid pour ne pas se laisser égarer ni par la passion ni par la tendresse.

—J'avais espéré, reprit madame du Valmoët après un instant de silence, qu'Anne serait sensible à l'offre de votre main, si cette offre devançait celle d'un autre. J'ai quelque influence sur elle, et je voudrais en user en votre faveur.

(La suite au prochain numéro.)

Les ouvriers, au commencement du printemps, avant de reprendre les travaux, devraient se purger, afin de jouir d'une bonne santé tout l'été, et pour cela ils doivent faire usage des Amers de Houblon et les recommander à leurs familles.—*Burlington Hawkeye.*

CHOSSES ET AUTRES

En publiant, l'autre jour, les beaux vers de M. Fréchette, nous en avons retranché par inadvertance la dédicace adressée à M. H. Beaugrand, directeur de la *Patrie*.

Le numéro d'avril de la revue anglaise intitulée *Good World*, publiera une pièce de vers signée d'un nom illustre : le marquis de Lorne. Notre gouverneur célèbre les beautés de Québec dans un langage magnifique. Ce morceau de choix sera orné, nous dit-on, d'illustrations, œuvres de la princesse Louise. Un journal anglais a déjà publié ces vers avant la revue, et c'est là que nous les avons lus et admirés.

Mardi de la semaine dernière, quelques amis de M. Ovide Perrault—nous ne disons pas les amis, car une salle de banquet ne pourrait pas tous les contenir, l'invitaient à un dîner superbe au Windsor. Ils ont voulu témoigner au représentant de la France à Montréal qu'ils trouvaient bien méritée la distinction que la République lui a accordée en l'appelant à la légion d'honneur. C'est aussi notre avis.

M. Louis Fréchette a adressé au nouveau légionnaire les vers qui suivent :

A M. Charles-Ovide Perrault

Ami, le lendemain des sanglantes batailles,
Aux accents des clairons, aux éclats des bravos,
Sous les drapeaux flottants criblés par les mitrailles,
Le général vainqueur jette croix et médailles
Au sein poudreux de ses héros.

Pour un soldat, la croix, fleur de chevalerie.
C'est chaque dévouement amplement compensé ;
C'est le baiser d'orgueil de la mère attendrie ;
C'est le baiser d'amour que donne la patrie,
En échange du sang versé.

Pour plusieurs, c'est souvent l'espérance dernière :
Car chaque brave sait que, défait ou vainqueur,
Tant qu'il vivra, partout, duchesse ou cantinière
Diront en regardant luire sa boutonnière :
Celui-là, c'est un noble cœur !

Mais, loin du champ d'honneur, d'autres âmes fécondes
Ont, si ce n'est leur sang, autre chose à donner ;
Et, fière nef voguant aux plus lointaines ondes,
La France sait trouver, aux rives des deux mondes,
D'autres têtes à couronner.

Ce sont ces cœurs vaillants qui fleurissent dans l'ombre,
A la France vouant tout leur modeste amour,
Et, tandis que là-bas mainte loyauté sombre,
Lui donnant, sans jamais en supputer le nombre,
Leurs dévouements de chaque jour.

Or vous êtes, ami, l'un de ces cœurs modèles ;
Et notre mère à tous devait bien à cela
D'envoyer vers nos bords ces messagers fidèles
Qu'on nous dit, aujourd'hui venus à tire-d'ailes
Vous apporter cette croix-là !

Cette croix, cher ami, beau prix de votre zèle,
Cette croix nous aimons à la voir rayonner...
Mais si la France ici devait, chose nouvelle,
Orner chaque poitrine où bat un cœur pour elle,
Elle n'aurait bientôt plus de croix à donner.

LOUIS FRÉCHETTE.

Il faut savoir tenir compte à ses adversaires des paroles et des déclarations qui les honorent, dit le *Courrier des Etats-Unis*. Dans l'*Intransigeant* du 7 courant, à propos de cette question de plus en plus vivante de la persécution religieuse, M. Alphonse Humbert, un radical avancé, écrit ceci :

« La crainte d'être dénoncé comme traître ne m'a pas empêché, quant à moi, de combattre vigoureusement toutes les mesures prises contre les congrégations, et de les signaler à l'opinion publique, non comme des « maledresses, » mais comme d'odieux attentats contre la liberté.

« La crainte d'être dénoncé comme traître ne m'a pas empêché d'affirmer, dans les diverses campagnes électorales que j'ai faites, que j'étais radicalement et par principe opposé à toute restriction du droit d'association, et particulièrement à toute interdiction spéciale formulée contre les catholiques. La crainte d'être dénoncé comme traître ne m'a pas empêché, au quatorzième arrondissement de Paris, alors que j'y étais candidat, de faire applaudir frénétiquement par plusieurs milliers d'électeurs intransigeants cette déclaration, qui ne pêche pas par défaut de franchise :

« Dans le conflit entre le gouvernement et les jésuites, je suis pour les jésuites. »

Selon une vieille tradition, c'est le jour de la saint Valentin que les oiseaux se choisissent une compagne. Les jeunes Anglais trouvent l'exemple bon à suivre et font choix, ce même jour, d'une amie ou Valentine.

Parmi les *Jenny ladies*, celles qui ont quelque beauté, reçoivent des déclarations d'amour en nombre incalculable.

Les papetiers préparent, à cet effet, des cartes délicieusement décorées, au centre desquelles on écrit le

vœu de son cœur, accompagné ou précédé de quelques vers d'un poète favori.

Beaucoup de *girls* font collection de ces cartes et en composent de fort jolis albums.

Les jeunes paysannes du Royaume-Uni n'attendent pas de lettres ; les amoureux s'y prennent d'autre façon dans la *country*.

Ils vont chanter sous la fenêtre de celle qui a touché leur cœur.

Les jeunes filles non encore pourvues font des vœux pour que la première personne qu'elles aperçoivent, le jour de la saint Valentin, soit un homme.

Si cet individu du vilain sexe est un *bachelor*, il deviendra leur mari.

Dans le Devonshire, toute jeune personne qui rencontre un homme dans son chemin, a le droit de lui crier :

—Bonjour, Valentin, je vais aujourd'hui acheter ce qu'il faut que vous payiez : une paire de gants pour le jour de Pâques.

Et l'homme est tenu d'envoyer des gants à Pâques.

Un rédacteur du *Figaro*, Saint-Genest, qui voyage en ce moment en Italie, écrit ce qui suit sur les Français, les Anglais, les Russes, etc., en voyage :

Oh ! je connais la façon de voyager de « tout le monde » en France !

Ailleurs, on quitte son chez soi pour voir ce qui se passe chez les autres. Le Français se met en route pour raconter aux autres ce qui se fait chez lui. Eh ! certainement.

L'Anglais, en voyage, prend des notes tout le temps : « very curious indeed ? dit-il... 1,580 voitures, 6,350 sacs de confettis ! 40 hommes en diables, 25 grenouilles... »

L'Italien, en voyage, admire tout le temps : « Oh ! Oh ! bellissima citta ! amabilissima donna ! grandissima chiesa ! superbissima vista !... »

Le Russe, en voyage, vous aime tout le temps : « Donc déjà, mon cher, que je préfère Paris à notre Pétersbourg, que je me plais donc avec vous ! que je voudrais donc vivre avec vous ! »

Après quoi, chacun d'eux rentre dans son pays, qu'il aime par-dessus tout au monde, et, avec les notes qu'il a prises, cherche quel tour il pourrait bien nous jouer.

Pendant ce temps, nous autres bons Français, Parisiens surtout, qui sommes bien les plus naïfs des êtres, nous allons, parlant tout le temps, ne regardant rien, n'écoulant rien. « Mais qu'est-ce que vous faites ici ? A Paris, cela ne se fait pas comme ça ! à Paris, nos théâtres..... à Paris, nos boulevards..... à Paris, nos cafés..... »

Après quoi, nous rentrons et nous disons : « Ne m'en parlez pas, ce sont des sauvages ! Ils ne savent ni manger, ni dormir, ni s'amuser : il n'y en a pas un qui parle bien français... Et puis, ils sont tous ingrats. Quand on leur parle de ce que la France a fait pour eux, ils ne savent même pas ce qu'on veut leur dire. »

Car, c'est là notre idée fixe en voyage. Pour nous, la France est la mère-patrie de tous les autres pays, lesquels se conduisent en enfants dénaturés. C'est désormais notre manière d'être chauvins. Seulement, quand nous avons dépensé notre patriotisme à vanter Paris et à nous moquer des étrangers, il ne nous en reste plus pour notre pays.

En repassant la frontière, ça nous est absolument égal de voir qu'on a tout désorganisé. C'est aux autres pays à réparer les bêtises que nous faisons nous-mêmes. S'ils ne le font pas, ce sont des ingrats.

Eh bien ! ce qui me sépare de mes chers compatriotes, c'est qu'en voyage j'oublie Paris et que, partout où j'arrive, je regarde simplement ce qui se passe—que cela me plaise ou non, je dis : c'est ainsi.

J'observe les races diverses, comme j'observe les natures et les végétations ; et en arrivant au seuil de l'Italie, je répète avec Fromentin : « Quel est donc ce peuple ? Comment se fait-il qu'à travers les guenilles du mendiant on retrouve encore le maître d'autrefois ? »

Pourquoi, l'homme du Nord paraît-il si grossier et si lourd quand il vient ici. Cependant, l'homme du Nord est supérieur par la probité par la conscience, l'instruction, le travail, l'industrie... Qu'est-ce qui lui manque donc ? Qu'est-ce que c'est donc que la race ? Quel est ce mystère ?

C'est dans les bals publics, au « Veglione, » qu'on observe bien ces différences et surtout ce phénomène merveilleux, chacun faisant absolument la même chose que son compatriote. Tout comme les bêtes à l'acclimatation.

D'abord, c'est l'Anglais qui arrive avec sa veste du matin à carreaux, affectant d'être le plus négligé possible, s'installant comme chez lui, sans aucun souci de ses voisins.

Puis c'est le Flamand qui arrive, avec sa bonne houpelande sur laquelle il a campé un petit capuchon rose, tenant sous le bras une grosse fille jouffle, qui entre là comme à la kermesse, après quoi ils se mettent tous deux à avaler des cruches de bière.

Puis c'est l'Allemand avec son vêtement boutonné, sa tenue correcte, ayant l'air d'avoir avalé son sabre, se tenant auprès de Titi Rigolboche comme un officier d'ordonnance auprès de sa reine.

Puis c'est le Russe, avec son œil caressant, sa voix chantante, ses familiarités voulues, ayant l'air de vouloir embrasser tous les gens dont il se soucie le moins.

Puis, c'est le Parisien, le gommeux, criant les plaisanteries du boulevard, hêlant les femmes d'une loge à l'autre, se les repassant de main en main, voulant paraître d'autant plus canaille qu'il est plus distingué, et y parvenant du reste le mieux du monde.

Puis, au milieu de tout cela, l'Italien souple, fin, aimable, ayant l'air de tout admirer et se moquant de tout le monde. L'Italien qui, à travers ses sourires, a l'air de dire à chacun : « Sans mon pays, que serais-tu ? Toi, sans les Romains d'autrefois, et sans les Italiens de la Renaissance, tu ne serais qu'un barbare. » Car c'est là le fond de leur pensée, à tous.

Ah ! comme il se moquent de nous ! et quand on se donne la peine de regarder, comme c'est intéressant surtout dans le bas peuple ! Comme on retrouve là ce que Brachet nous raconte. Quels diplomates ! quels Machiavels ! Si le bon M. Waddington, si l'honnête M. Barthélemy avaient eu la finesse d'un lazzarone de Naples ou d'un cocher de Florence, comme nos affaires seraient en meilleur état !

VARIÉTÉS

Lu sur l'album d'un membre de la Société contre l'abus du tabac :

« Je méprise la femme qui prise, et je prise celle qui reprise... mes bas. »

* *

Mme X..., dont le mari est bossu, et qui est elle-même contrefaite, vient de mettre au monde un troisième enfant, un petit monstre, bossu, comme père et mère, frère et sœur.

—Décidément, c'est dans le sang, fait le docteur.
—Hélas, non ! riposta vivement M. X..., c'est dans le dos.

* *

Dans un club socialiste :
—On ne parle pas avec les mains dans ses poches ! dit-on à un orateur.

Le président impose le silence et ajoute :
—Laissez-le parler tout de même, citoyens. Il vaut mieux qu'il ait les mains dans ses poches que dans celles de ses voisins.

* *

Chez un bibliomane :
—Vous avez beaucoup de livres, et de bien beaux !
—Oui, mais je ne les lis jamais.
—Alors, à qui servent-ils ?
—A mon fils.
—Votre fils est bibliomane aussi ?
—Oui, mais il ne lit jamais.

* *

Un client achète des bretelles chez un chemisier.
Le commis les enveloppe et les remet à l'acheteur avec le gracieux et traditionnel :
—Et avec cela, monsieur ?
—Avec cela ? Eh bien ! je ferai tenir mon pantalon.

* *

Au palais de justice, dans la salle des Pas-Perdus.
Un vieil avocat, montrant à un de ses jeunes confrères un avocat qui est en train de gesticuler et de parler tout seul :

—Ah ça ! il est donc fou ?
—Pourquoi cela ?
—Dame un avocat qui se parle à lui-même, c'est comme un pâtissier qui mangerait sa marchandise.

Mères ! Mères ! ! Mères ! ! !

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectoral, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.



AUBER

Statue de M. Delaplanche destinée à la ville de Caen.

(Gravure de M. Daudenarde.)

LA FABRICATION DU SUCRE D'ÉRABLE

A la fin de mars commence la fabrication du sucre d'érable, dont l'importance grandit tous les jours avec l'augmentation de notre population et la destruction de nos forêts.

L'érablière.—Avant tout, il faut apporter le plus grand soin à l'entretien des érables, en enlevant ceux qui seraient atteints de chancres, mal conformés, ou trop près les uns des autres et se nuiraient mutuellement, tout en rendant la circulation difficile. Toutes les jeunes pousses superflues doivent être rigoureusement coupées ou arrachées, ainsi que les arbres d'essences différentes. Cet entretien de l'érablière est de rigueur pour tous les cultivateurs qui veulent obtenir les plus beaux résultats.

Chaudières.—Les auges en bois ont plusieurs inconvénients qui les ont fait abandonner pour les chaudières. Les auges donnent un mauvais goût à l'eau d'érable, facilitent son évaporation par le moindre vent et reçoivent toutes les feuilles qui tombent de l'arbre. Ces auges sont de plus en plus mauvaises à mesure qu'elles vieillissent lorsqu'elles ne sont pas écartées. La fabrication des chaudières de fer blanc est très facile et peut se faire par les cultivateurs eux-mêmes pendant le mois de mars.

Gouttières.—Elles se font généralement en bois, mais nous recommanderions de les faire en fer blanc. On peut employer à cela les retailles des chaudières, coupées 3 ou 4 pouces de longueur et 1½ pouce de largeur à un bout, et 1 pouce à l'autre. Le bout le plus large est affilé sur la meule, puis façonné en forme de gouge au moyen d'un maillet et de deux bois durs dont l'un est creusé en gouttière et l'autre arrondi, de manière à s'ajuster; ces gouttières sont enfoncées dans l'écorce au marteau.

Charroi de l'eau d'érable.—Il se fait avec une voiture et un tonneau traînés à bras ou par un cheval. Le charroi à bras est trop fatiguant et trop long, et si la sucrerie est bien entretenue et nette de toutes broussailles, un traîneau étroit pourra facilement circuler dans toutes les directions. Près de la cabane à sucre est un immense tonneau servant de réservoir et muni d'un robinet garni d'un petit tuyau débouchant dans les chaudrons à évaporer, de manière à les entretenir continuellement par un petit courant de sève.

Appareils à évaporation.—Généralement on emploie des chaudrons soit en fonte, soit en cuivre. Le fer noircit le sucre et doit être faïencé pour donner un bon résultat; les chaudières en cuivre doivent également être étamées. Les chaudrons sont placés au milieu de la cabane, et dans ces circonstances il faut beaucoup de bois pour obtenir l'ébullition. Il serait plus économique d'employer quelques briques, même à sec, à construire une espèce de canal recouvert par trois chaudrons. Le premier recevrait le plus gros feu et le reste de la chaleur serait utilisé au profit des deux autres avant d'arriver à la cheminée ou au tuyau destiné à donner du tirage à cette espèce de fourneau et à donner un passage à la fumée. La conduite de ces trois chaudrons demande une attention toute particulière. L'eau d'érable est d'abord versée du réservoir dans le premier chaudron placé près de la cheminée et le plus éloigné du foyer. Ce chaudron est le plus grand et doit être continuellement rempli. Il reçoit un peu de chaud puis on en enlève les écumes à mesure qu'elles se présentent à la surface. Après que la sève a été quelque peu concentrée, elle est versée dans le second chaudron, dont les écumes sont jetées dans le premier. Arrivée à une consistance sirupeuse, l'eau d'érable est enfin transvasée dans le dernier chaudron après avoir passé à travers des sacs de flanelle placés au-dessus. Les tissus de laine, s'ils sont neufs, devront être ébouillantés à plusieurs reprises, lavés et séchés à l'air libre, autrement ils communiqueront au sucre une saveur très désagréable. La le sirop est amené à une concentration convenable pour la cristallisation.

Aux États-Unis, on emploie avec succès, pour évaporer l'eau d'érable, de grands bacs faits avec une feuille de tôle de huit pieds sur quatre, clouée sur deux montants, formant côtés, en madriers de huit pieds de longueur sur six pouces de hauteur et arrondis à leurs extrémités. Ce bac forme le dessus d'un fourneau bâti en mortier et de trois pieds de largeur seulement, de manière à laisser six pouces de chaque côté pour appuyer le bac. A un bout du fourneau est un tuyau servant de cheminée, donnant un tirage suffisant, à l'autre bout est le foyer. A un coin du bac se trouve un robinet pour laisser couler le sirop dans le chaudron où se fait le sucre. Avec cet arrangement, l'évaporation marche avec une vitesse étonnante et avec une grande économie de combustible; nous le recommandons tout particulièrement à nos cultivateurs, vu qu'il donne de magnifiques résultats chez nos voisins.

Fin de la campagne.—Lever avec soin tout l'outillage et le mettre en sûreté; mettre les gouttières et les clous de côté, non-seulement afin qu'ils servent l'année suivante, mais encore pour que l'arbre, après l'abatage, n'ébrèche pas les haches ou les scies.—(Communiqué).

NOUVELLES DIVERSES

Le pape déclare qu'il ne recevra pas l'empereur François-Joseph d'Autriche au Vatican s'il visite le roi Humbert à Rome.

Le chemin de Montréal à Sorel est terminé. Il avait été commencé le 1er décembre dernier. Il n'y a certainement pas eu de temps perdu.

Il a été ouvert en mars 23 nouveaux bureaux de poste, savoir: 9 au Manitoba, 10 dans Ontario, 1 dans l'île du Prince Edouard et 3 dans Québec.

Nous regrettons d'apprendre la mort du lieutenant-col. Charles-Léonidas d'Irumberry de Salaberry, fils cadet du "héros de Châteauguay," arrivée samedi dernier, à l'Assomption. M. de Salaberry n'était âgé que de 62 ans.

Le 21 courant, à la gare de St-Guillaume, un cultivateur du nom de Vanasse, est tombé sous un train du chemin de fer du sud-est en voulant monter dans ce convoi pendant qu'il était en marche. La mort a été instantanée.

La manufacture de fuseaux de MM. John Srozer et Cie., établie à la baie Saint-Paul, est en pleine voie de prospérité. Dans le courant de l'hiver, on a coupé près de 250 cordes de bois destiné à la fabrication des fuseaux. Ces messieurs emploient un grand nombre d'ouvriers de la baie Saint-Paul et des paroisses environnantes.

BAZAR EN FAVEUR DES ORPHELINS.—Cinquantième année de fondation.—Le bazar annuel en faveur des orphelins s'ouvrira le lundi, 17 avril prochain, à onze heures a. m., au No 1135, rue Ste-Catherine, et se continuera jusqu'au samedi 22 inclusivement. Toutes contributions en argent ou en effets seront reçues avec reconnaissance à l'asile, au numéro indiqué ci-haut.—R. D. Laframboise, secrétaire.

Est décédée à Winnipeg, la semaine dernière, à l'âge de 62 ans, la sœur Lafrance, qui vint il y a 38 ans, avec trois religieuses, pour fonder le premier couvent du Nord-Ouest. Ces pionnières de la cause de la religion firent alors le voyage de Montréal dans un canot d'écorce, en suivant la route de la rivière Ottawa, la baie Georgienne, le lac Supérieur et les autres cours d'eau jusqu'à Winnipeg; ce voyage dura deux mois. Elle fut supérieure de la communauté des Sœurs Grises de 1861 à 1864. Elle était malade depuis assez longtemps. Ses funérailles ont eu lieu avec une pompe imposante à la cathédrale de St-Boniface.

L'honorable M. Louis Archambault a été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, samedi soir, à 9.30 heures, et gisait inanimé dans sa chambre à l'hôtel Albion, quand un de ses amis qui partait par le train du soir est entré, pour le saluer avant son départ, et le trouva baignant dans son sang. En tombant frappé par l'apoplexie, l'hon. M. Archambault s'était fait une blessure au-dessous de l'œil et l'écoulement du sang lui a sauvé la vie. Un médecin fut vite appelé et tous les soins possibles lui furent prodigués. Le danger est heureusement passé et l'honorable monsieur est en voie de rétablissement parfait.

Il y a 8 jours, M. Latour, de la côte de St-Paul, a trouvé dans sa grange, située à un mille de toute habitation, le cadavre d'un enfant de cinq ou six ans. La police de Ste-Cunégonde fut immédiatement avertie, et on ne tarda pas à découvrir que c'était celui d'un petit garçon nommé Edward Thorne, disparu de Montréal depuis le jour de la Saint-Patrice. L'enfant avait dû s'égarer et se réfugier dans cette grange pour se reposer. Il avait déposé près de lui ses chaussettes et ses chaussures trempées par l'eau.

Le corps ne portait aucune marque de violence. Le jury, à une enquête du coroner, a déclaré que la mort résultait du froid auquel le petit malheureux avait été exposé.

Le poète Longfellow est mort vendredi soir, à sa résidence de Boston. Il était malade depuis plusieurs jours.

Longfellow était né à Portland, en 1807. Il était, par conséquent, âgé de soixante-quinze ans. Après avoir pris son éducation au collège Beaudoin, il avait commencé à étudier le droit sous son père, qui était avocat. Mais il y renonça bientôt, et rentra au collège comme professeur de langues étrangères. En 1835, après un voyage de quelques années en Europe, il devint professeur de belles-lettres à l'université Harvard. C'est là qu'il acquit d'abord sa célébrité comme poète. Il fut honoré par la suite des titres d'Oxford et de Cambridge.

Ses poésies sont très répandues en Europe comme en Amérique. Il a toujours joui d'une grande vogue, et laisse un des plus grands noms de la littérature contemporaine. Il a été l'un des poètes le plus féconds du siècle.

Cette mort causera des regrets universels. Quant à nous, nous ne saurions oublier son chant immortel d'*Évangéline* qui a si bien peint la touchante odyssee des malheureux Acadiens.

On peut dire avec certitude que l'Huile de St. Jacob fait des cures merveilleuses. Un peu avant le nouvel an, j'ai visité ma famille à Mitchell, où j'ai trouvé mon fils, âgé de dix ans, très malade; il souffrait du rhumatisme, tellement qu'il ne pouvait marcher. Immédiatement j'ai envoyé chercher de l'Huile de St. Jacob, que je lui ai administré suivant l'ordonnance. Quelques jours après, il y avait un changement marqué. Le 10 du présent mois j'ai visité de nouveau ma famille et j'ai constaté avec étonnement qu'il était parfaitement guéri. Je ne puis que proclamer les grandes qualités curatives de l'Huile de St. Jacob. Charles Metzdorf, bureau du *Volksfreund*, Stratford, Ont.

Décès

En cette ville, le 21 courant, au No. 327, rue des Allemands: Marie-Alexandrina-Pamella, à l'âge de 7 ans et 11 mois, et le 27 courant, Marie-Rose-Bertha, à l'âge de 4 ans et 1 mois, tous deux enfants de M. F.-X. Brosseau, teneur de livres.

LES ÉCHECS

Montréal, 30 mars 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

SOLUTIONS JUSTES :

No. 28. — MM. H. Lalandry, New-York; N. P., Sorel; H. Lupien, V. Gagnon, S. Tudeu, Québec; Un ami, Saint-Hyacinthe; E. Legault, Ottawa.

NOUVELLES.

—Les journaux de New-York annoncent que les dames de cette ville sont à organiser un cercle d'échecs. Le mouvement est dirigé par mesdames Favor et Warroll.

—Nous sommes informés que M. Ferris, de New-Castle, Delaware, a maintenant onze noms d'enregistrés pour le tournoi par correspondance du *Cincinnati Commercial*. Il nous fait plaisir de voir qu'une dame et quatre Canadiens sont au nombre des compétiteurs. La liste sera close le 1er avril prochain.

—Le tournoi d'échecs par voie télégraphique, entre les villes de Québec et de Toronto, se continue tous les samedis soirs. La lutte est très intéressante. D'après le *Morning Chronicle*, chaque camp aurait gagné trois parties; il reste encore six parties à jouer. Nous donnerons le résultat dans un prochain numéro.

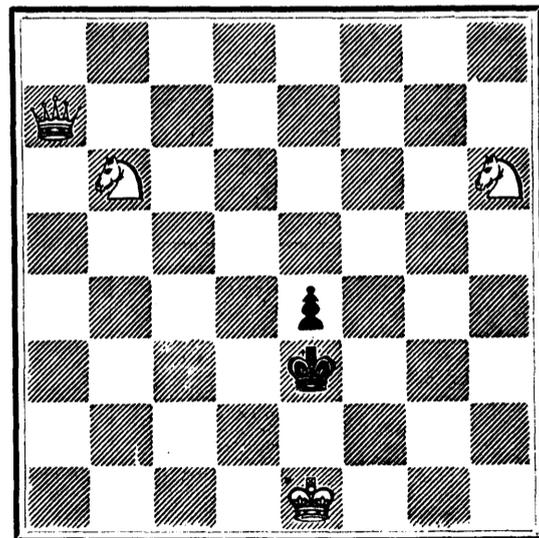
NÉCROLOGIE.—C'est avec regret que nous apprenons que M. Paul Journoud, rédacteur de la colonne des Échecs, au *Monde Illustré*, vient de mourir à l'âge de 61 ans. M. Journoud n'était pas seulement un très bon joueur, il excellait surtout dans l'analyse des parties et des problèmes: en un mot, il professait d'une manière admirable; c'est la réunion de ces deux qualités qui rend véritablement précieux les écrits qu'il a laissés.

Nous associons nos regrets à ceux unanimement exprimés par nos confrères.

PROBLÈME No. 303.

Composé pour *L'Opinion Publique* par M. J. FAYSSÉ, père, de Beauvoisin, France.

NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 28.

Blancs.	Noirs.
1 T 8e F. échec	1 T pr. T
2 P 7e C. échec	2 R 1er C
3 R 6e C	3 T 3e F. échec
4 R pr T	4 P 7e T (A)
5 R 6e C. et mat le coup suivant.	

(A) R 2e T retarde le mat de quelques coups.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, l'Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendus Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK

AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND MONTREAL)

Hon. J. A. MOUSSEAU | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. | F. D. MONK, B.C.L.



CANAL WELLAND

Avis aux personnes qui s'entendent à poser les lumières électriques

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription: "Soumission pour lumières électriques," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 21e jour de FEVRIER prochain, pour éclairer les écluses, etc., sur la nouvelle partie du canal Welland, au moyen de l'électricité.

On pourra voir à ce bureau ainsi qu'au bureau de l'ingénieur local, Thorold, un plan indiquant la position relative des lumières projetées; on pourra aussi obtenir une copie imprimée des conditions générales et autres renseignements, soit en s'y adressant personnellement ou par lettre.

Les soumissions doivent être faites conformes aux conditions générales.

Ce département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 31 janvier 1882.

BULLETIN MENSUEL

DU Bureau de Poste de Montréal

MARS 1882

Table with columns for 'DÉPÊCHE' and 'Fermées', listing various routes and times for mail services.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. - En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. L'rs d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution p-ur le commerce et les imprimeurs. 100 échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epiciers respectables

LES PILULES GOLVIN

ET LEUR IMITATION On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. - Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. - Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres malaises qu'amène le renouveau. - Se vendent dans toutes les Pharmacies. - Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. - Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. - A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

Compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien

La COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN offre à vendre des terres dans la FERTILE CONTRÉE de Manitoba et le Territoire du Nord-Ouest, moyennant certaines conditions de culture, à raison de

\$2.50 L'ACRE

Le prix d'achat est payable un sixième comptant et la balance en cinq versements annuels avec intérêt à six pour cent.

UNE REMISE DE \$1.25 L'ACRE

est allouée pour la culture, tel que décrit dans les règlements agraires de la Compagnie.

LES TITRES DE PROPRIÉTÉS

de la Compagnie, que l'on peut se procurer dans toutes les agences de la Banque de Montréal, et dans les autres institutions financières du Canada, seront

RECUS A DIX POUR CENT DE PRIME

sur leur valeur au pair, plus les intérêts composés, pour et en paiement du prix d'achat, diminuant d'autant par conséquent le prix de la terre pour l'acheteur.

Des conditions spéciales seront faites aux compagnies d'émigration et d'agriculture. Pour copie des règlements agraires et autres détails, s'adresser au commissaire des terres de la compagnie, JOHN McTAVISH, à Winnipeg, ou au soussigné,

(Par ordre des directeurs.) CHARLES DRINKWATER, Secrétaire. MONTREAL, 1er Décembre 1881.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

Table with columns for 'MIXTE', 'MALLE', 'EXPRESS' and train routes/times.

Bureau Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS: 13 PLACE D'ARMES, 22 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA. I. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie et de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Chemin de Fer Intercolonial

1881-Arrangements d'Hiver-1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns for 'Arrive de', 'Part de' and train routes/times.

Ces trains font connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.00 p.m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p.m., et St-Jean à 7.25 p.m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a.m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p.m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 12, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal. D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef. Moncton, N. B., 15 nov. 1881.-52 f.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE) CAPITAL.....\$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHERS, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés. Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE. Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.

Advertisement for HOP BITTERS featuring a bottle illustration and text describing its benefits for various ailments.